



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Polysémie et structuration du lexique : le cas du wolof

Bondéelle, O.D.

Citation

Bondéelle, O. D. (2015, May 13). *Polysémie et structuration du lexique : le cas du wolof*. LOT dissertation series. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/32972>

Version: Corrected Publisher's Version

License: [Licence agreement concerning inclusion of doctoral thesis in the Institutional Repository of the University of Leiden](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/32972>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Cover Page



Universiteit Leiden



The handle <http://hdl.handle.net/1887/32972> holds various files of this Leiden University dissertation.

Author: Bondéelle, Olivier

Title: Polysémie et structuration du lexique : le cas du wolof

Issue Date: 2015-05-13

Chapitre 6 : Introduction de la Métalangue Sémantique Naturelle pour le wolof

6.1. Introduction du chapitre 6

Le chapitre 6 propose une Métalangue Sémantique Naturelle (MSN) pour le wolof, qui est le métalangage de la description du sens lexical que nous avons adopté (cf. 4.4.3.). Il est en effet important que le métalangage de description du sens lexical en langue naturelle le soit dans la langue d'étude. Nos descriptions des sens sont des définitions lexicographiques, et il est plus cohérent que ces définitions le soient dans la langue d'étude. Par ailleurs, un métalangage dans la langue d'étude permet de tester les définitions auprès des locuteurs. Rappelons que nos définitions sont produites pas à pas, par essais successifs (cf. 4.3.2.), et les tests auprès de locuteurs ont été précieux pour la production finale des définitions. Nous identifions d'abord les représentants du wolof des primitifs sémantiques (6.2. à 6.5.). Puis nous examinons comment ils se combinent dans les définitions (6.6.). Il est nécessaire d'introduire une nouvelle terminologie, spécifique à NSM.

Rappelons que nous avons défini les primitifs sémantiques comme les éléments en petit nombre appelés aussi atomes de sens, qui servent à décomposer le sens linguistique (cf. 4.3.). Listons les propriétés des primitifs en NSM. Ils sont indécomposables, et c'est pourquoi on les appelle des primitifs. Ils sont lexicalisés en langue naturelle ; ils sont supposés universels ; et ils entretiennent des liens « non compositionnels » (Wierzbicka et Goddard 1994, 2002), c'est-à-dire qu'ils ne partagent pas *à priori* de parties communes dans leur signifié (ceci du reste est une conséquence de leur indécomposabilité). Nous verrons dans ce chapitre que la dernière propriété pose problème pour identifier certains représentants des primitifs du wolof. Nous discutons ainsi l'indécomposabilité du signifié 'si' (cf. 6.4.5.), de même que le lien qui relie les signifiés 'un' et 'même' (cf. 6.5.3.). Nous restons agnostique sur l'universalité des primitifs. Leurs représentants ont d'abord été identifiés pour l'anglais, puis dans des groupes de langues aussi divers que ceux des langues romanes (Peeters 2010), slaves (Wierzbicka 2002), australiennes, sinétiques (Goddard et Wierzbicka 1994, 2002). Mais il n'existe à ce jour aucune étude sur le wolof, et seulement deux langues africaines ont été explorées (Ameka 1994 pour

l'éwé, et Amberber 2008 pour l'amharique).

Le nombre des primitifs a évolué depuis les travaux fondateurs de Wierzbicka (1972) qui en avait alors identifié quatorze. Il y en a plus de soixante maintenant. Présenter tous leurs représentants du wolof aurait nécessité plus d'un chapitre. Nous nous limitons ici à ceux pour lesquels une discussion permet soit d'éclairer des questions de méthodologie (6.3. et 6.4.), soit de souligner que le wolof apporte une information sur les primitifs eux-mêmes (6.4.6. et 6.5.3). Auparavant, il faut préciser la notion de primitif elle-même.

6.2. Primitifs et représentants

Il faut d'abord distinguer les primitifs sémantiques qui sont des signifiés, de leurs représentants dans une langue donnée qui sont idéalement des lexies. Nous adoptons le terme de « signifié » en français pour rendre le terme anglais de « concept », utilisé par Wierzbicka depuis 1972, car il nous semble clair, à la lecture de ces textes, que la recherche porte sur des signifiés linguistiques et non sur des concepts cognitifs (Wierzbicka 1996). Nous concevons cependant que cette question peut être discutée. Nous avons choisi le terme de « représentant » qui nous semble correspondre au terme anglais originel de « exponent » pour désigner les unités linguistiques d'une langue particulière (Wierzbicka 1996). Nous suivons les conventions de notation que nous avons établies au début de ce travail. Les primitifs eux-mêmes sont notés entre des guillemets droits puisque ce sont des signifiés. Leurs représentants, eux, sont en petites capitales. Un représentant est une lexie de la langue décrite, donc monosémique par définition (une unité lexicale avec un sens déterminé indépendant des différents emplois, et un syntactique propre, cf. 5.2.2, Mel'čuk 1989 cité par Goddard 2002), ou un morphème grammatical. Cela ne signifie pas pour autant que le lexème ou le morphème grammatical choisi pour représenter un primitif doit être monosémique. Il est au contraire fréquent que ces signes aient plusieurs signifiés, et la polysémie est une question centrale dans l'identification des représentants des primitifs (Wierzbicka 1994). Ce qui est indésirable est que deux primitifs (deux signifiés) soient associés au même signifiant, car ceci entraîne une confusion dans l'emploi de ce primitif. Néanmoins, cette situation n'est pas considérée comme un problème en soi, à partir du moment où les acceptions sont bien distinguées (Wierzbicka 1994 : 445-446). Voyons à présent quels sont les critères d'identification des représentants.

6.2.1. Critères d'identification des représentants des primitifs

Nous nous appuyons sur deux critères, pour choisir une lexie ou un morphème plutôt qu'un autre, pour être le représentant du primitif sémantique concerné : son signifié et ses contextes canoniques. Le premier critère est celui du ou des signifiés associés aux signes pressentis pour représenter un primitif. Ce critère est intuitif. En présence de plus d'un signe candidat, nous favorisons celui qui n'est associé qu'à des signifiés proches du primitif. Par exemple, nous avons favorisé au départ les deux verbes AY et XEW qui sont des candidats pour représenter le primitif 'se produire', au détriment des deux autres candidats DAL et JOT. Bien que ces deux derniers verbes aient une acception 'se produire', ils dénotent surtout un déplacement d'une entité dans l'espace, qui entre en contact avec une autre entité, comme 'tomber' pour le verbe DAL, et 'atteindre' pour le verbe JOT. Nous ne disqualifions pas pour autant les deux derniers candidats sur ce seul critère. Nous doublons cette opération par des tests qui valident ou non les emplois des candidats dans des contextes jugés typiques des primitifs. Ces contextes ont été élaborés par Wierzbicka et Goddard (1994 : 52-54) dans le cadre d'une recherche en typologie sur l'universalité des primitifs. Ils sont appelés « contextes canoniques » en NSM (*canonical context* en anglais). Nous devons cependant faire des mises en garde à propos de ces contextes. Il faut d'abord souligner que la liste de ces contextes est incomplète, bien que Goddard et Wierzbicka en aient récapitulé cent cinquante (Goddard et Wierzbicka 2014). Nous reproduisons ceux qui nous ont aidés à faire des choix. Nous avons complété cette liste par des indications données par Wierzbicka sur l'identification des primitifs, que l'on peut consulter dans (Wierzbicka 1996 : 35-147). Pour donner un bref exemple, la lexie nominale CÉR et la lexie verbale BOKK sont tous les deux des représentants potentiels du signifié 'partie'. Mais la lexie nominale désigne plus particulièrement une partie du corps humain, et elle ne s'emploie que rarement dans un contexte comme *cette chose a deux parties*, qui est un contexte typique de la réalisation du primitif 'partie' (Wierzbicka et Goddard 1994 : 54). En revanche, la lexie verbale est utilisée très fréquemment dans un tel contexte. Mais comme le signifié de ce verbe est 'faire partie de quelque chose', les formules en wolof qui contiennent cette lexie doivent être traduites par 'deux choses font partie d'une même chose'. Le verbe wolof et une expression du français comme 'avoir des parties' sont ainsi des expressions dont les actants permutent. C'est-à-dire que l'actant qui a la fonction de sujet du verbe wolof a la fonction d'objet dans l'expression du français. Cette relation de permutation des actants est appelée « relation converse » en MTT

(Mel'čuk et al. 1995 : 130). Or, la lexie du français qui représente le primitif 'partie' est la lexie nominale PARTIE. Nous voyons ainsi que la catégorie lexicale des représentants d'un même primitif varie d'une langue à l'autre. Il faut encore faire une mise en garde à propos des contextes canoniques. Si un candidat n'est pas compatible avec *tous* les contextes canoniques d'un primitif donné, cela ne signifie pas pour autant qu'il ne peut pas être le représentant de ce primitif. Le critère des contextes canoniques teste surtout la combinatoire des candidats pour représenter le primitif. Lorsqu'un candidat ne permet pas la réalisation d'un contexte canonique du primitif qu'il est censé représenter, deux solutions ont été proposées en NSM (cf. 6.3.): celle de l'allolexie, et celle de la paraphrase du contexte canonique par une construction spécifique de la langue étudiée. Reprenons l'exemple du primitif 'se produire'. En wolof, il n'est pas possible d'employer les candidats favorisés AY et XEW dans le contexte canonique *something happens to someone* contrairement au représentant HAPPEN de l'anglais. Autrement dit, les verbes AY et XEW sont incompatibles avec une construction transitive. Seuls les deux autres candidats DAL et JOT que nous n'avons pas favorisés au départ le sont. Remarquons que c'est la même chose en français, entre les candidats SE PRODUIRE et ARRIVER. Pourtant, cela n'entraîne pas la disqualification des verbes AY et XEW. Nous verrons quelle solution nous proposons pour le wolof.

Ce qu'il faut retenir de cette seconde mise en garde, c'est qu'un seul contexte canonique n'est pas discriminant pour le choix d'un représentant d'un primitif.

6.2.2. Liste des représentants du wolof, de l'anglais et du français

L'identification des représentants des primitifs sémantiques ne peut pas se réduire à une traduction directe d'une liste déjà existante pour une autre langue, telle que l'anglais ou le français. Elle nécessite une investigation poussée. Néanmoins, pour une meilleure lecture, nous donnons dès maintenant celle que nous proposons pour le wolof, avec leurs correspondants déjà établis pour l'anglais (d'après Wierzbicka 1996). Nous avons modifié celle du français proposée par Peeters (2010) car nous estimons que certains de ses choix doivent être discutés (PERSONNES au lieu de GENS, CET au lieu de CE, SE PRODUIRE au lieu de ARRIVER, cf. 6.3.). Les primitifs sémantiques sont regroupés par catégories (« substantifs », « déterminants ») et par domaines d'application (« discours », « espace », « temps »). Cette classification a un objectif pratique, et n'a pas de grande conséquence dans la théorie. Il faut encore préciser que la liste des primitifs de NSM est en constante évolution. Nous nous

sommes basé sur la liste proposée par Wierzbicka (1996), mais des spécialistes discutent encore maintenant la pertinence de certains primitifs. Ainsi, le primitif 'avoir' ('have' de l'anglais) est en sursis à l'heure actuelle. Il pourrait perdre son statut de primitif et être paraphrasé par 'être quelque chose de quelqu'un' ('be someone's' de l'anglais), (Ameka, c.p.). Nous avons pu nous-même nous rendre compte du statut fragile du primitif 'si'. Nous indiquons le statut fragile d'un primitif dans le tableau par un point d'interrogation.

Fonctions et Domaines	Wolof	Anglais (d'après Wierzbicka 1996)	Français (d'après Peeters 2010)
Substantifs	MA, NGA LU / LI ~ DARA NIT (K), NIT (Ñ) KU YARAM	I, YOU SOMETHING ~ THING PERSON, PEOPLE SOMEONE BODY	JE, TU QUELQUE CHOSE ~ CHOSE PERSONNE, PERSONNES QUELQU'UN CORPS
Déterminants	CL-1/A BENN CL-ENEEN	THIS THE SAME OTHER / ELSE	CET MÊME AUTRE
Relationnels	BOKK XEET	PART (OF) KIND (OF)	PARTIE (DE) TYPE (DE)
Possession Spécification Localisation Existence	AM DI / LA NEKK AM NA	HAVE BE BE (SOMEWHERE) THERE IS	AVOIR ÊTRE (QQUN) / (QQCH) ÊTRE (QQ PART) IL Y A
Prédicats mentaux Prédicats de perception	XELAAT, XAM, BĒGG YĒGG, GIS, DĒGG	THINK, KNOW, WANT FEEL, SEE, HEAR	PENSER, SAVOIR, VOULOIR RESSENTIR, VOIR, ENTENDRE
Actions, Événements Mouvements, Contacts	DEF, XEW YĒNGU LAAL	DO, HAPPEN MOVE TOUCH	FAIRE, SE PRODUIRE BOUGER TOUCHER
Discours	NE /NI, BAAT(I), DĒGG (G)	SAY, WORD(S), TRUE	DIRE, MOTS, VRAI
Mourir Vivre	DEE DUND	DIE LIVE	MOURIR VIVRE
Evaluateurs	BAAX, BON	GOOD, BAD	BIEN, MAL
Descripteurs	NDAW, MAG	SMALL, BIG	PETIT, GRAND
Quantifieurs	BENN, ÑAAR BARE A-CL, CL-EPP	ONE, TWO MUCH / MANY SOME, ALL	UN, DEUX BEAUCOUP CERTAINS, TOUS
Espace	FU ~F- FI / FA	WHERE ~PLACE HERE	OÙ ~LIEU ICI

	CI KAW, CI SUUF SORE, (CI) DIGG CI / CI BIIR	ABOVE, BELOW FAR, NEAR SIDE, INSIDE	AU-DESSUS, AU-DESSOUS LOIN, PRÈS DANS, CÔTÉ
Temps	BU ~ B- BA BALA LÉEGI YÁGG DALDI BI ~BU	WHEN ~ TIME AFTER BEFORE NOW A LONG TIME A SHORT TIME FOR SOME TIME	QUAND ~TEMPS APRÈS AVANT MAINTENANT LONGTEMPS PEU DE TEMPS POUR QUELQUE TEMPS
Concepts logiques	「MOO TAX ¹ ~ NDAX ~ NDAXTE -U(L) ~ DU XÉY NA, MËN, SU (?)	BECAUSE NOT MAYBE, CAN, IF	À CAUSE DE NE...PAS PEUT-ÊTRE, POUVOIR, SI
Intensifieurs	LOOL, YOKK	VERY, MORE	TRÈS, PLUS
Similarité	N-LOC / 「LU MEL N- ¹	LIKE	COMME

Tableau 10 : Les représentants des primitifs sémantiques de la MSN en wolof, anglais et français

Trois commentaires s'imposent ici. Le premier concerne la lexicalisation des primitifs. Le tableau illustre en effet qu'en wolof, un certain nombre de primitifs sont représentés par des morphèmes grammaticaux. Ainsi, le morphème B- de classe nominale en emploi pronominal est le représentant du primitif 'temps', tandis que le morphème F- est celui de 'lieu'. Nous l'avons dit. Les représentants des primitifs sont soit des lexies, soit des morphèmes grammaticaux. Les données du wolof mettent en évidence néanmoins que des morphèmes grammaticaux, même élémentaires, peuvent représenter des primitifs. Nous développons cette remarque en 6.4. Il faut préciser une chose pour une meilleure lecture du tableau. Les représentants du wolof des primitifs 'cet' et 'autre' classés dans les déterminants sont réalisés par des agglutinations de morphèmes grammaticaux. Ces agglutinations sont composées d'un morphème de classe nominale noté CL et d'un morphème localisateur *-i/a* ou *-eneen*. Le morphème de classe dépendant du nom avec lequel il se combine, nous avons noté *CL* en italiques pour ne pas confondre le terme abrégé CL (abréviation de classe nominale) avec un morphème de la langue naturelle.

Le deuxième commentaire concerne les primitifs 'un' et 'même'. Le même signifiant *benn* est associé aux deux primitifs 'un' et 'même'. Nous avons dit que cette situation

est indésirable, même si elle est tolérée. Nous discutons ce cas en 6.4.5. Le troisième commentaire que nous faisons sur ce tableau concerne les correspondances entre représentants dans des langues différentes. Les représentants de langues différentes ne sont pas lexicalisés par des lexies de même catégorie lexicale. Nous avons signalé le cas du primitif 'partie' qui est un nom en français et en anglais, et un verbe en wolof que l'on traduit généralement par 'faire partie de quelque chose'. Nous argumentons nos choix des représentants du wolof dans le texte. Illustrons pour l'instant deux questions méthodologiques : « l'option de valence » et « l'allolexie », que nous définissons à la section qui suit.

6.3. Option de valence et allolexie

« L'option de valence » et « l'allolexie » sont deux termes adoptés en NSM, pour désigner respectivement les emplois d'un même représentant dans des constructions syntaxiques différentes, et l'existence de différents représentants d'un même primitif. Chaque primitif a une combinatoire, et l'identification des représentants doit en tenir compte. Ce sont les contextes canoniques qui permettent de tester la compatibilité du représentant avec une construction syntaxique donnée (cf. 6.3.1.). Par ailleurs, certains représentants sont incompatibles avec un contexte canonique donné. Il est possible d'envisager dans ce cas qu'un primitif soit représenté par plusieurs signes. Cette possibilité est appelée « allolexie », par analogie avec le terme « d'allomorphie » (cf. 5.2.1.). Nous examinons le cas problématique du représentant de 'se produire' (cf. 6.3.2-6.3.4.).

6.3.1. L'option de valence de 'faire'

En NSM, la variation de régime verbal des représentants de primitifs est appelée « option de valence ». Un représentant peut ainsi être utilisé dans différentes constructions. Cela est vrai du représentant DEF du primitif 'faire' : le verbe DEF peut être transitif, ditransitif et intransitif. L'exemple suivant illustre les deux constructions transitive et ditransitive. La construction transitive est en première partie de l'énoncé (80a : *Yàllaay ki koy def*) : le pronom personnel *ko* de la troisième personne du singulier a la fonction d'objet. Dans la construction ditransitive en seconde partie de l'énoncé, les deux dépendants *ko* et *XALIFA* se suivent et ont la fonction d'objet.

(80a)

Yàllaay k-i **ko-y** **def def** na-ø **ko** xalifa
 Allah CL-LOC 3SG-INAC faire faire PFT-3SG 3SG khalife
 'Allah a fait de lui le khalife qu'il est', lit. 'Allah lui a fait qqch, il l'a fait khalife'
 (Cissé 2006, 15 : 15-16)

Dans la construction ditransitive, l'ordre des actants « deuxième actant < troisième actant » est courant, mais le cas inverse « troisième actant < deuxième actant » se rencontre aussi, comme dans l'exemple suivant. L'ordre des actants n'est pas déterminé par la sémantique, mais par la syntaxe. Tout actant réalisé par un clitique, comme ici avec le pronom objet de la troisième personne du singulier *ko*, est au plus près du verbe.

(80b)

tey ma **def** **ko-y** wolof
 aujourd'hui 1SG faire 3SG-INAC wolof
 'je la ferai en wolof aujourd'hui'
 (Cissé 2006, 14 : 7)

Rappelons que nous symbolisons les actants par des lettres majuscules dans une construction qui elle, est entre crochets (cf. 1.2.2). La construction ditransitive [X DEF Y Z] signifie 'quelqu'un (X) fait quelque chose (Y) à quelque chose / à quelqu'un (Z)'. Dans l'énoncé (80a), nous pouvons paraphraser grossièrement la ditransitivité par 'quelqu'un fait quelque chose à quelqu'un (donne le statut de khalife à la personne Z)'. Dans l'énoncé (80b), il s'agit de 'faire quelque chose (dire des mots) d'une certaine manière (en wolof)'. Employé dans une construction transitive, le verbe DEF a le sens de 'faire (quelque chose, non exprimé) à quelque chose / à quelqu'un (Y)', comme dans l'énoncé (80a) où la transitivité doit être comprise comme 'créer quelqu'un' (faire le statut de quelqu'un). Dans les constructions intransitives, le verbe DEF est très utilisé dans les salutations quotidiennes pour s'enquérir de la santé physique ou de l'état psychologique d'une personne. La question comme *n-a nga def?* /CL-INT POSS.2SG faire/ 'Comment vas-tu ?' est ainsi fréquente dans la vie quotidienne. La particule interrogative *na* est composée du morphème de classe nominale *n-* associée au signifié de 'manière' (emploi pronominal des morphèmes de classe, cf. 2.3.4.), et du suffixe interrogatif –

an, dont la dernière consonne s'élide devant une autre consonne (le /n/ de la forme *nga* du morphème de seconde personne du singulier). Dans ce cas, la signification du verbe DEF est 'quelqu'un fait (quelque chose, non exprimé)', et c'est le morphème *n-* qui ajoute le signifié 'd'une certaine façon'. Il faut comprendre l'interrogative *na nga def?* comme 'de quelle façon fais-tu (quelque chose) ?'.

Nous déduisons de ces trois constructions que le sens du verbe DEF est 'faire quelque chose', car c'est ce signifié qui leur est commun. Ce verbe DEF a une option de valence qui permet au locuteur d'exprimer les sens 'faire quelque chose à quelqu'un / à quelque chose' et 'faire quelque chose d'une certaine façon'. Certains candidats pour représenter des primitifs ont une option de valence trop limitée pour leur utilisation dans tous les contextes canoniques du primitif en question. Et cela crée un problème pour l'identification du ou des représentants du primitif. Nous en donnons un exemple avec les candidats du wolof pour représenter un autre primitif sémantique : le primitif sémantique 'se produire'.

6.3.2. Le cas du primitif 'se produire'

Nous allons illustrer ici la difficulté d'identifier le représentant du primitif sémantique 'se produire'. Plusieurs contextes canoniques sont proposés par Goddard et Wierzbicka (1994 : 53). Nous en retenons deux, car ils illustrent bien le problème. Du premier contexte *what happened?*, nous retirons que le sujet du verbe dénote une entité inanimée (*what* et non *who*). Du second contexte *something bad happened to her*, nous retirons que le représentant recherché a idéalement une option de valence, puisqu'un dépendant peut être ajouté au verbe (introduit en anglais par la préposition *to*). Notons que nous ne sommes pas certain que l'adjectif BAD de l'anglais soit nécessaire pour illustrer le deuxième contexte. Il crée de la confusion car le sens d'une telle proposition est alors 'quelque chose *qui est mal* est arrivé à quelqu'un'. Nous pensons que le contexte *something happened to her* est suffisant, car l'objectif est simplement de montrer l'option de valence du primitif. En wolof, ces deux contextes nécessitent à première vue l'utilisation de deux verbes : un verbe intransitif et un verbe transitif. Car aucun verbe à notre connaissance ne peut être utilisé dans les deux contextes. Cependant, il existe en wolof deux verbes transitifs compatibles avec le second contexte : les verbes JOT et DAL, qui dénotent un déplacement dans l'espace (JOT 'atteindre', DAL 'tomber'). L'un ou l'autre est-il un bon candidat pour représenter le primitif ? Nous pensons que non, et nous le justifions (cf. 6.3.4.).

Examinons avant cela quels sont les candidats pour représenter le primitif dans le contexte *what happened* ?

6.3.3. Identification du représentant du primitif 'se produire'

Les deux verbes intransitifs XEW et AY sont tous les deux des candidats pour représenter le primitif 'se produire'. Les deux énoncés suivants ont le même sens général 'se passer', 'arriver', 'se produire'. Le premier énoncé illustre l'emploi du verbe AY, tandis que c'est le verbe XEW qui est utilisé dans le second.

(81a)
 l-épp l-u f-i ay, na leen wóor ne d-i-na-ø ko
 CL-tout CL-REL CL-LOC se passer OPT 2PL être certain que PRD-INAC-PFT-3SG 3SG

ko jottali
 3SG rendre compte
 'tout ce qui se passe ici, soyez certains qu'il lui en rendra compte'
 (Diouf 2003, AY)

Dans les deux énoncés, c'est le morphème de classe nominale *l-* en emploi pronominal, qui a la fonction de sujet du verbe dont le signifié est 'se passer'. Il est agglutiné au morphème relateur *-u* en (81a), et au morphème de localisation *-i* en (81b). Notons qu'un déictique spatial (*f-i* 'ici' en 81a) peut être inséré entre le sujet et le verbe. Ce déictique est aussi compatible dans la même position avec le verbe XEW, à condition toutefois que le morphème qui s'agglutine avec le morphème de classe nominale *l-* soit *-u* et non *-i* (*d-a-maa xam l-u f-i xew* /PRD-E-1SG savoir CL-REL CL-LOC se passer/ 'je sais ce qui se passe ici'). La forme *maa* est une variante de la forme *ma* de la première personne du singulier. La compatibilité de ces deux verbes avec un déictique spatial peut illustrer l'option de valence du primitif 'se produire', si nous les choisissons comme représentants. Une propriété du primitif sémantique 'se produire' est de produire les formules 'quelque chose se produit', 'quelque chose se produit à cet endroit', et 'quelque chose arrive en ce moment' (Wierzbicka 1996 : 123).

(81b)
 d-a-maa xam l-i xew
 PRD-E-1SG savoir CL-LOC se passer
 'je sais ce qui arrive'
 (Cissé 2006, 14 : 5)

Néanmoins, la sémantique des deux verbes XEW et AY n'est pas tout à fait la même, et nous estimons que c'est le verbe XEW qui est le seul représentant du primitif sémantique. Notre argument est que les signifiés des lexèmes qui font partie de la famille dérivationnelle de XEW (cf. 5.4.2.) réfèrent à la notion d'événement, comprenant le signifié 'se produire'. Les dérivés du verbe AY, eux, ont un signifié plus large qui est celui de 'cycle', qui peut se décomposer *grosso modo* par 'quelque chose qui se produit de temps en temps'. Autrement dit, le signifié de AY peut être décomposé par celui de XEW mais pas inversement. Précisons cette différence. La translation syntaxique qui permet de produire un lexème nominal à partir du verbe, est réalisée par une conversion catégorielle pour le verbe AY et donne le nom AY de la classe *g*. Pour le verbe XEW, la translation est réalisée par une reduplication verbale comme XEW XEW de la classe *b*. Le signifié des deux noms est bien différent. Le nom AY a le signifié de 'cycle', tandis que le nom XEW XEW a le signifié 'événement'. La notion de répétition du signifié 'cycle' s'applique aux autres dérivés (AY *g* 'tour de rôle, cycle', AYE 'prendre son tour' (employé alors comme auxiliaire), AYUBÉS 'semaine', décomposable en *ay-u-bés* (cycle-REL être nouveau), AY AYLE 'faire alterner avec', AY AYLOO 'faire à tour de rôle', AYANTE *b* 'le fait de se relayer', AYANTE 'se relayer'). Les dérivés du verbe XEW, eux, réfèrent à une notion restreinte au signifié 'se produire'. Le signifié du nom XEW de la classe *m* 'cérémonie' et du verbe XEWLE 'avoir une cérémonie' s'expliquent par des traits culturels : la cérémonie est en soi un événement important, qui rythme la vie dans cette société. La forte dimension temporelle est propre au sens du verbe XEW. Ainsi, une deuxième acception du verbe XEW est 'être à la mode'. Cette acception véhicule alors une dimension temporelle de « concomitance » (arriver au même moment dans des lieux différents). La dimension temporelle véhiculée par des représentants du primitif 'se produire' semble être attestée dans des langues australiennes, avec l'emploi du suffixe de l'inchoatif (Wierzbicka 1994 : 474). En wolof, le verbe s'emploie de la même manière que lorsqu'il a la signification neutre de 'se produire'. Dans les trois énoncés qui suivent, nous pouvons noter que l'ajout d'un locatif ('lieu L') est possible comme dans l'énoncé (82a). Le signifié du syntagme *gumbee fi xew* combine alors les dimensions spatiales et temporelles ('quelque chose se passe au temps T au lieu L'). Dans cet énoncé, la seconde forme verbale *gumbee* se termine par une voyelle longue, résultat de la fusion de la dernière voyelle /e/ du verbe et de celle de l'emphatique /a/.

(82a)
 gumbe-leen, gumbee f-i **xew**
 gumbe-IMP.2PL gumbe.E CL-LOC se passer
 'dansez le gumbe le gumbe est à la mode'
 (Cissé 2006, 433 : 1)

Il faut noter la différence de construction des énoncés (81a) plus haut et (82b) ci-dessous. Le thème ('ce qui se passe') est topicalisé en (81a), c'est-à-dire que le quantifieur qui fait référence ici à un événement qui se produit, est extrait à la gauche de la phrase (*lepp* 'tout'). En (82b) en revanche, le thème précède le verbe (GANAAR 'le poulet'). Il semble qu'en wolof, il faut d'abord communiquer 'à propos de l'événement', et ensuite le caractériser par 'cela se produit'. Nous nous souviendrons de cette remarque lorsque nous proposerons des définitions d'événements.

(82b)
 b-oo-b-a ganaar **xew-ag-ul-ø**
 CL-2SG-CL-LOC poulet se passer-AC-NEG-3SG
 'à cette époque le poulet n'était pas à la mode'
 (Cissé 2006, 363 : 4)

Parmi les deux verbes AY et XEW, c'est le second, qui a une forte dimension temporelle, qui correspond au signifié 'se produire'. Il est donc fréquemment employé pour véhiculer le sens 'quelque chose se produit au temps T'. Le verbe AY est moins fréquent dans cet emploi. Comme les deux verbes peuvent également être employés dans les deux autres sens 'quelque chose se produit' et 'quelque chose se produit au lieu L', c'est le verbe XEW qui a l'éventail d'emplois qui correspond le mieux à ceux du primitif sémantique. C'est donc lui qui le représente le mieux. En revanche, il n'est pas possible d'utiliser ce même verbe XEW dans le contexte canonique *something bad happened to her*. Il faut donc examiner comment l'exprimer en wolof, sans utiliser les verbes JOT 'atteindre' et DAL 'tomber'. Mais auparavant, il faut expliquer pourquoi nous disqualifions ces deux verbes.

6.3.4. La question de l'alloloxie de 'se produire'

Le verbe XEW est intransitif et ne peut donc pas être employé dans un contexte

similaire à *something bad happened to her* de l'anglais. Pourtant, les sens des verbes HAPPEN de l'anglais et XEW du wolof sont comparables. Mais leur combinatoire n'est pas la même. Cette remarque vient confirmer ce que nous avons dit en commentant la liste des représentants des primitifs (cf. 6.2.2.). Rappelons que nous avons souligné que les représentants des primitifs dans des langues différentes ne se réalisent pas forcément par des lexies de même catégorie lexicale. Nous pouvons ajouter ici que les représentants dans des langues différentes n'ont pas la même combinatoire. C'est le cas des représentants HAPPEN de l'anglais et XEW du wolof pour le primitif 'se produire'. A première vue, il faut utiliser en wolof un verbe transitif comme JOT 'atteindre' ou DAL 'tomber' dans un contexte comme *something happened to her*. Dans l'énoncé suivant, les deux verbes JOT et DAL commutent. Le complément d'objet (la locution ʘKOO XAM NEʘ 'quelqu'un qui') dénote l'entité à qui arrive l'événement.

(83a)

dafa **dal**-oon k-oo xam n-e k-i-i
 EP.3SG tomber-PASS CL-2SG savoir CL-LOC CL-LOC-LOC
 'c'était arrivé à qqun'
 (Robert 1985, 2 : 123)

Nous nous trouvons en face d'une alternative. Soit nous proposons que l'un de ces deux verbes (DAL et JOT), en distribution complémentaire avec le verbe XEW dans les contextes 'quelque chose se produit' et 'quelque chose arrive à quelqu'un', représente aussi le primitif sémantique 'se produire'. Cette possibilité existe en NSM. Elle est appelée « allolexie », par analogie avec l'allomorphie et l'allophonie. L'allolexie est signalée par le symbole « ~ » dans la liste des représentants des primitifs (cf. 6.2.2.). Les deux représentants en distribution complémentaire sont appelés des « allolexes » (Goddard et Wierzbicka 1994, Wierzbicka 1996). Nous définissons les allolexes comme deux ou plusieurs lexies ou morphèmes qui représentent le même primitif sémantique, et qui sont en distribution complémentaire. Dans le cas qui nous occupe ici, nous employons le terme consacré d'allolexie combinatoire en NSM (*combinatorial allolexy*, cf. Goddard et Wierzbicka 1994), car les deux représentants sont des allolexes en raison de leur combinatoire différente. L'autre solution consiste à n'accepter que le verbe XEW comme unique représentant du primitif, et à examiner comment le locuteur wolof exprime alors le sens 'quelque chose arrive à quelqu'un'. Commençons par examiner la première option. Les deux verbes JOT et DAL ont en

réalité un large éventail d'emplois. Ainsi, des noms temporels comme *GUDDI* 'nuit' peuvent être sujet ou complément d'objet du verbe *JOT*. En tant que sujet, une phrase comme *guddi jot na-ø* /nuit atteindre PFT-3SG/ 'la nuit est tombée' est courante de même que la phrase *guddi g-i l-a-ñu jot* /nuit CL-LOC COP-E-1PL atteindre PFT-3SG/ 'nous avons atteint la nuit'. Quant au verbe *DAL*, les traductions des dictionnaires utilisent les verbes français *TOMBER*, *ATTEINDRE*, *SE POSER* (Fal et al. 1990, Diouf 2003). Le verbe *DAL* est employé aussi bien dans des constructions intransitives [*X DAL*], que transitives [*X DAL Y*] où *Y* peut dénoter une chose ou une personne. Les deux verbes dénotent des événements dans lesquels un contact a lieu entre deux entités, comme l'atteste l'énoncé suivant où les deux verbes sont utilisés.

(83b)

te kat s-u ma dóor-ee mu **dal** ndax sama-y loxo
 et donc CL-REL 1SG frapper-CIRC 3SG atteindre parce que POSS.1SG-PL main

jot na-ñu

atteindre PFT-3PL

'et si je frappe, ça atteint (la cible) parce que mes mains l'ont eu (touché)'

(Cissé 2006, 270 : 13-14)

Les signifiés 'atteindre' et 'tomber' associés aux verbes *JOT* et *DAL* peuvent vraisemblablement être décomposés par le signifié 'toucher' qui est un primitif sémantique. Or, les primitifs sémantiques ne sont pas décomposables. Il n'est donc pas souhaitable de proposer que les verbes *JOT* ou *DAL* représentent un primitif, puisque leur signifié est décomposable. Nous pourrions aussi envisager de choisir l'un d'eux dans l'unique acception 'se produire'.

Dans ce cas, le verbe *XEW* aurait alors un allolexe. Cette solution est en effet envisageable. Nous sommes cependant réticents à l'adopter ici. Nous pensons qu'elle a deux inconvénients. Le premier inconvénient est de multiplier les allolexes au fur et à mesure que l'on cherche à identifier les représentants des primitifs sémantiques d'une langue. Cela peut complexifier inutilement la liste des primitifs pour la langue que l'on cherche à décrire, et cela peut produire des risques de confusion pour un même primitif. Le deuxième inconvénient est que certains allolexes identifiés comme primitifs, sont certaines fois décomposables dans leur signifié, ce qui fragilise le statut de primitif de ces allolexes. Précisons ces deux inconvénients.

Pour ce qui est du premier inconvénient, nous soulignons que nous avons rencontré

maintes fois la possibilité d'identifier des allolexes pour un primitif. Cela a concerné les représentants des primitifs 'quelque chose', 'quelqu'un', 'être (quelqu'un / quelque chose)', 'où', 'quand', 'comme'. Pour chacun de ces primitifs, il y a en wolof au moins un allolexe. Même si des solutions typographiques sont proposées pour distinguer les allolexes (en les séparant par les signes « / » ou par « ~ »), nous estimons qu'il n'est pas souhaitable de proposer des listes de plus en plus difficiles à lire pour un non-initié.

En ce qui concerne le second inconvénient, nous renvoyons le lecteur à une discussion engagée par Goddard (2013), sur le statut de « petites molécules » (*small molecules* en anglais) de certains allolexes, comme 'chose'. Nous anticipons un peu sur l'identification du représentant du primitif 'chose' (cf. 6.4.1.). Dans cette discussion, Goddard suggère que le signifié 'chose' peut, dans certains contextes, être décomposé par le primitif 'quelque chose'. Son signifié peut être paraphrasé par 'something, people can do something to this something with the hands [m]'. Nous verrons en 6.4.1. dans quels contextes il est possible de paraphraser ainsi le signifié 'chose'. Remarquons déjà que le signifié 'quelque chose' est inclus dans le signifié 'chose'. Autrement dit, l'allolexe 'chose' de 'quelque chose' est décomposable par le primitif lui-même. Dans ce cas, il est sans doute préférable d'analyser 'chose' comme une petite molécule de sens, qui inclut le signifié du primitif. A la lumière de cette suggestion, Goddard propose de ré-évaluer le statut des signifiés '(le) dessus (de quelque chose)', '(le) dessous (de quelque chose)', 'sur (quelque chose)', '(une) partie(de quelque chose)'. Nous pensons que l'identification des représentants du primitif 'quand' du wolof illustre cette problématique, notamment pour les signifiés 'après (le temps t)', 'avant (le temps t)', 'pendant (le temps t)', 'au moment (du temps t)' (cf. 6.4.3. et 6.4.4.). Ce que nous retenons de la suggestion de Goddard, c'est que certaines lexies ou que certains morphèmes d'une langue, identifiés comme des allolexes d'un primitif, sont certaines fois décomposables dans leur signifié. Cette possibilité de les décomposer fragilise leur statut d'allolexe, et il est alors préférable de chercher quelles sont les opérations linguistiques (constructions particulières par exemple), qui permettent de réaliser le primitif dans les contextes canoniques problématiques. C'est pourquoi nous proposons ici d'identifier la construction de la topicalisation, pour réaliser le contexte canonique *quelque chose arrive à quelqu'un*, de l'unique verbe intransitif XEW 'se produire'.

Cela pose la question de l'utilisation à bon escient de l'allolexie. Ameka (1994) suggère de restreindre le choix de l'allolexie à des cas où un contexte canonique n'a aucune réalisation. Nous souscrivons tout à fait à cette recommandation. En wolof,

c'est une construction particulière qui réalise le contexte canonique 'quelque chose arrive à quelqu'un'. Souvenons-nous de la remarque que nous avons faite au paragraphe précédent, concernant l'extraction du thème de la proposition en tête d'énoncé. Nous avons noté que le locuteur extrait d'abord le thème pour communiquer le sens 'à propos de ce qui se produit'. Il en dit quelque chose ensuite. Ces constructions sont très fréquentes en wolof. Nous l'appelons topicalisation, car elle consiste à mettre en relief le thème de la proposition, et à le commenter ensuite (Caron 2000). Redonnons l'exemple pour lequel nous avons fait cette remarque.

(84)

l-épp l-u f-i ay, na leen wóor n-e d-i-na-ø
 CL-tout CL-REL CL-LOC se passer OPT 2PL être certain CL-LOC PRD-INAC-PFT-3SG

ko ko jottali

3SG 3SG rendre compte

'tout ce qui se passe ici, soyez certains qu'il lui en rendra compte'

(Diouf 2003, AY)

En wolof, il n'est pas nécessaire que le représentant du primitif 'se produire' soit transitif pour exprimer le sens 'quelque chose arrive à quelqu'un'. Il suffit d'abord de communiquer le sens 'ce qui se produit', puis de communiquer le sens de l'événement lui-même, comme par exemple 'c'est quelque chose de bien / de mal'. De ce point de vue, tout commentaire sur l'événement qui se produit, et qui peut commuter avec la deuxième partie de l'énoncé (84), est acceptable. Nous précisons « de ce point de vue » car il ne s'agit pas ici d'une commutation dont l'objectif est l'identification d'une unité linguistique (cf. 1.3.3.). Il s'agit simplement de produire des énoncés grammaticalement corrects. Remarquons malgré tout que le contexte canonique *something bad happened to somebody* n'est pas réalisé en tant que tel. Seul *something bad happened* l'est. Là encore, il est tout à fait possible de continuer à commenter le thème (l'événement) en y ajoutant une expression comme *moo tax nit k-i dafa n-i...* (/3SG.E causer personne CL-LOC EP.3SG CL-LOC/ 'c'est pour ça que la personne est comme ...'). La forme *moo* est celle de troisième personne du singulier *mu*, fusionnée au morphème *a* de l'emphatique. La voyelle /a/ de l'emphatique a fusionné avec la voyelle /u/ du pronom et a produit la voyelle longue /oo/. Ce que nous retenons, c'est qu'il est possible en wolof de paraphraser le contexte équivalent à *something bad happened to somebody* par *what happened is...* Autrement dit, le contexte qui réalise une construction transitive du primitif 'se produire' est

paraphrasable en wolof par une construction intransitive en tête d'énoncé.

Il est intéressant de noter qu'une proposition similaire a été faite pour l'Acehnese, langue austronésienne d'Indonésie (Goddard et Wierzbicka 1994 : 185-187). Mais la solution proposée par Duran et al., auteurs de l'étude sur cette langue, est inverse. Selon eux, il est possible de réaliser dans cette langue le contexte canonique *something bad happened to somebody* en topicalisant en début d'énoncé un syntagme qui réfère à la personne à qui arrive l'événement, comme à *propos de quelqu'un, quelque chose de mal est arrivé*. La solution qu'ils préconisent est de ne choisir qu'un seul représentant pour le primitif 'se produire', et d'employer des phrases avec topicalisation pour réaliser les constructions transitives. Nous faisons le même choix pour le wolof, et nous ne retenons que le verbe XEW pour représenter le primitif 'se produire'.

Ce paragraphe clôt la section que nous avons consacrée aux questions méthodologiques principales, auxquelles le linguiste fait face pour identifier des représentants de primitifs sémantiques. Récapitulons-les. Il s'agit de tester la compatibilité des candidats pour représenter le primitif avec les contextes canoniques, d'examiner avec attention l'option de valence des candidats, et la possible allolexie des représentants. Dans la section suivante, nous nous concentrons sur la lexicalisation des primitifs, car le wolof illustre le cas où les primitifs sémantiques sont régulièrement représentés par des morphèmes grammaticaux dont le signifiant est élémentaire. Ces morphèmes se réduisent en effet dans certains cas à un unique phonème.

6.4. Lexicalisation des primitifs

Idéalement, les représentants des primitifs sémantiques sont des lexies, dont les signifiants sont soit ceux de lexèmes ou de phrasèmes. Mais les morphèmes de classes nominales du wolof posent un problème particulier pour identifier certains représentants. Notre démonstration est progressive. Au paragraphe 6.4.1., nous soulignons que le pronom intégratif *lu* composé du morphème de classe *l-* et du morphème relateur *-u* (cf. 2.3.4.), est le représentant du primitif 'quelque chose'. Au paragraphe 6.4.2., nous présentons les deux allolexes du primitif 'quelqu'un', dont l'un est le pronom intégratif *ku*. Les paragraphes 6.4.3. et 6.4.4. discutent la lexicalisation des primitifs 'quand' et 'si'.

6.4.1. Identification du représentant du primitif 'quelque chose'

Wierzbicka propose de partir des pronoms intégratifs comme *who* et *what* de l'anglais, pour identifier les représentants des primitifs sémantiques 'quelque chose' et 'quelqu'un' (Wierzbicka 1996 : 38). Nous avons présenté les pronoms intégratifs du wolof, et nous avons noté que des morphèmes de classes nominales différents sont employés pour former les pronoms intégratifs du wolof. Ainsi, le morphème de classe nominale *l-* du wolof permet de former le pronom *lu* 'quoi' en lui suffixant le morphème relateur *-u*. Nous avons noté d'autre part que les pronoms intégratifs sont utilisés dans deux contextes typiques : dans les interrogations et dans les relativisations. C'est effectivement le cas en wolof. L'exemple (85) ci-dessous l'illustre. Le premier énoncé (85a) est une proposition interrogative dans laquelle le pronom *lu* est en position de sujet du verbe *WARAL* 'être la cause de (quelque chose)'. La signification associée à l'interrogation est dans ce cas combinée au signifié 'quoi' du pronom, mais le pronom lui-même est indépendant de la signification de l'interrogation (Wierzbicka 1996 : 38). Par exemple, il est possible de produire une phrase dénuée d'interrogation comme *xam na-a l-u ko war-al* / savoir PFT-1SG CL-REL 3SG devoir-CAUS/ 'je sais quelle en est la cause' lit. 'je sais qu'est-ce qui le cause'. Nous pouvons paraphraser cette phrase par 'je sais cela de ce quelque chose; ce quelque chose est la cause de ça'. Autrement dit, le signifié du pronom se réduit ici à 'quelque chose'.

(85a)

l-u ko war-al ?
 CL-REL 3sg devoir-CAUS
 'quelle en est la cause ?' lit. 'qu'est-ce qui le cause?'
 (Robert 1985, 1 : 253)

Il faut noter que le signifié 'chose' est aussi associé au pronom intégratif formé par le morphème de classe nominale *l-*. La forme du pronom est dans ce cas *li*, et les deux voyelles /u/ et /i/ qui sont suffixées au morphème de classe sont en distribution complémentaire. Autrement dit, *lu* et *li* sont allomorphes. L'énoncé (85b) illustre l'emploi de la forme *li* du pronom intégratif.

(85b)

l-i ñu-y lekk ak l-i ñu-y faj-oo dafa baax-ul-ø
 CL-LOC 3PL-INAC manger avec CL-LOC 3PL-INAC soigner-REC EP.3SG être bien-NEG-3SG
 'ce qu'ils mangent et ce dont ils se servent pour se soigner c'est mauvais'
 (Robert 1985, 1 : 275)

La différence de signification entre les formes *lu* et *li* du pronom concerne la définitude et le type d'entité à laquelle le pronom peut référer. Le localisateur *-i* est employé dans les formes du défini (cf. 2.2.1.), et la forme *li* est celle du pronom défini. Par ailleurs ici, le pronom réfère à une entité concrète assimilable à une chose. Dans l'énoncé précédent, le pronom réfère à une entité plus abstraite. Ce contraste peut être traduit par les signifiés 'chose' *versus* 'quelque chose'. Pour le dire autrement, 'une chose' désigne de façon prototypique une entité discrète et perceptible comme un objet, alors que 'quelque chose' peut désigner un événement non discret comme un état psychologique d'une personne (*il perçoit son embarras*) ou une matière non discrète comme l'or (*il voit de l'or*).

Un spécialiste du wolof noterait avec raison que deux lexies du wolof ont les signifiés 'chose' et 'quelque chose'. Il s'agit des noms *DARA* et *LĒF*, tous deux de la classe nominale *L*. Cependant, il faut souligner que ces deux lexies sont difficilement compatibles avec la fonction de sujet dans une proposition qui exprime une évaluation, ou une description.

Or, la compatibilité avec la position de sujet est une propriété du primitif 'quelque chose' (Wierzbicka 1996: 118). Wierzbicka et Goddard donnent ce contexte canonique suivant lorsque le représentant du primitif 'quelque chose' a la fonction de sujet : *thing thing is big / small* (Wierzbicka et Goddard 2014 :122, contexte n°6). Par exemple, il est difficile d'utiliser ces lexies dans des propositions comme *cette chose / quelque chose est bien*, (? *lĕf/dara l-i dafa baax / quelque chose/ chose CL-LOC EP.3SG être bien*). La position la plus couramment occupée par ces lexies dans les constructions est celle de complément d'objet, comme dans un énoncé tel que *je vois cette chose / quelque chose (seen na-a lĕf/ dara / voir PFT-1SG chose/ quelque chose/ 'je vois quelque chose')*. En revanche, il est fréquent d'utiliser un pronom en tête d'énoncé en topicalisation, et de commenter ensuite le thème de la proposition. Nous retrouvons ici une stratégie communicative du wolof dont nous avons parlé à propos de l'identification du primitif 'se produire' (cf. 6.3.4.), qui consiste d'abord à mettre en avant un thème, et à le commenter ensuite. L'utilisation d'une lexie pour désigner une chose n'est néanmoins pas exclue. Il est ainsi possible d'identifier une

entité en utilisant la lexie DARA dans une construction équative (cf. 1.2.6.) comme *dara la-ø* /chose COP-3SG/ 'c'est une chose'. Nous déduisons de ces remarques que le primitif 'quelque chose' est représenté en wolof par un pronom intégratif composé du morphème de classe nominale *l-*, et du localisateur *-i* ou du relateur *-u*. Ce représentant du primitif sémantique a un allolexe qui est cette fois une lexie : la lexie DARA de la classe *l*.

Ce que nous retenons de cette section, c'est que les représentants de primitifs sémantiques ne sont pas obligatoirement des lexies. Un représentant peut être une combinaison de morphèmes grammaticaux. L'identification du représentant du primitif 'quelqu'un' le confirme. Dans le cas du wolof, les morphèmes de classes nominales jouent un rôle important dans l'identification des représentants des primitifs. Les paragraphes suivants le confirment.

6.4.2. La lexie NIT 'personne' et le pronom KU 'quelqu'un'

En wolof, le primitif sémantique 'quelqu'un' est représenté par une combinaison de deux morphèmes élémentaires (le pronom intégratif *ku*), alors que le primitif 'personne' est représenté par un lexème nominal (la lexie NIT, de la classe nominale κ). Le nom NIT 'personne' et le pronom *ku* 'quelqu'un' sont tous deux compatibles avec la fonction de sujet, caractéristique des contextes canoniques des représentants de ces deux primitifs (Wierzbicka 1996 : 113-114), comme dans les énoncés en (86a-b) ci-dessous. Dans les deux énoncés, le pronom *ku* est un pronom intégratif et il est employé comme relativiseur en (86b) dont l'antécédent est NIT.

(86a)

k-u sàcc-oon bëgg raw
 CL-REL voler-PASS vouloir s'échapper
 'quelqu'un qui a volé veut fuir', lit. 'qui a volé veut fuir'
 (Cissé 2006, 260 : 1)

Rappelons que sans antécédent, le pronom *ku* est souvent employé dans des propositions interrogatives, il est alors interrogatif (cf. 2.3.4.).

(86b)

nit **k-u** reew la-ø mu yor moom-u-ø ko
 personne CL-REL être impoli COP-3SG 3SG s'occuper de qqch posséder-NEG-3SG 3SG
 'c'est **une personne** qui est impolie : elle s'occupe de ce qui ne la regarde pas', lit.
 'de ce qu'il ne possède pas'
 (Cissé 2006, 325 : 1)

Cet exemple illustre l'appartenance du nom NIT 'personne' et du pronom *ku* à la classe distributionnelle des substantifs. Le lexème et le pronom n'ont pas le même signifié, et ne doivent pas être confondus. Le pronom représente le primitif 'quelqu'un', alors que le lexème représente le primitif 'personne' (dans le sens positif). Notons quand même que le pronom utilisé seul, sans antécédent, apporte un supplément sémantique, de type indéfini ('n'importe qui'). De même, le lexème NIT a deux acceptions. Celle de 'personne' au sens d'être humain est la première, et c'est celle du primitif sémantique. La seconde acception du lexème est celle de 'personne' au sens de personne respectable, comme dans l'expression *dafa nit-oodi* (EP.3SG personne-MOY.INV) 'c'est une non personne'. Nous n'avons jamais rencontré ce suffixe *-oodi* hormis dans ce cas. L'anthropologue Sylla (1978 : 238) le présente comme un suffixe de négation. Nous pensons que la forme *oodi* résulte de la fusion de la voyelle /u/ du suffixe *-u* de voix moyenne et de la voyelle initiale /a/ du suffixe inversif *-adi* (Diouf 2001 : 28). C'est pourquoi nous l'avons symbolisé par MOY.INV. Nous avons donné cet exemple pour souligner que les primitifs sémantiques ne sont pas forcément réalisés par des lexèmes. Un primitif sémantique peut même être éventuellement un phrasème (par exemple 'MOO TAX' à cause de'). En NSM, on appelle « hypothèse forte de lexicalisation » le principe selon lequel les primitifs sémantiques sont des lexèmes, des morphèmes ou des phrasèmes (Goddard 1994 : 13). Dans le paragraphe suivant, nous approfondissons cette observation, en montrant que dans les cas de 'temps' et de 'lieu', ce sont des morphèmes de classe nominale qui représentent le mieux les primitifs, même si des lexèmes sont aussi candidats. Dit autrement, cela montre qu'un lexème peut être un moins bon représentant d'un primitif qu'un morphème grammatical.

6.4.3. Le morphème B- 'temps'

Les contextes canoniques de 'quand' sont des propositions comme *quand as-tu fait ça ?* ou *à ce moment, tu as fait ça*. Ceux des signifiés 'après' et 'avant' sont par exemple des propositions comme *quelque chose est arrivé après que tu as fait cela* et *c'est arrivé avant que je ne te voie* (cf. Wierzbicka 1996 : 57, 132 pour les contextes en anglais). L'identification d'un lexème qui représente le primitif 'quand' pose problème pour le wolof. Pourtant, le vocabulaire du domaine temporel du wolof est très riche. Parmi les noms qui dénotent une notion temporelle, le nom TAÑ de la classe nominale B, emprunté au français, est le meilleur candidat pour désigner

la notion générique du temps. Les autres, comme WAXTU (classe B) 'moment', SAA (classe S) 'instant', JAMONO (classe J) 'époque', LÉEGI (classe S) 'moment', DIIR (classe B) 'durée', JOT (classe G) 'temps libre', expriment plus un temps délimité. Nous pouvons en avoir une illustration à travers la production de phrasèmes ou de semi-phrasèmes à partir de ces noms, comme ʽSAA SU NEKKʽ 'chaque fois', ʽJĚMMU JAMONOʽ 'après quelque temps', ʽWAXTU JOTʽ 'être une certaine heure'.

Pourtant, aucun de tous ces noms ne situe un événement dans le continuum temporel, contrairement au morphème *b-* dont la signification générale est 'quand', lorsqu'il a un emploi pronominal. Les contextes canoniques pour exprimer les notions temporelles, comme *quand cela est arrivé* et *à ce moment*, montrent que ce sont des signes grammaticaux qui sont utilisés en wolof. Dans l'exemple qui suit, le morphème de classe nominale *b-* en emploi pronominal introduit une subordonnée. Parmi les noms désignant la notion de temps, on ne peut pas choisir précisément celui qui est sous-jacent aux énoncés de l'exemple. Il faut savoir que le morphème *b-* peut s'agglutiner aux trois morphèmes localisateurs *i/a/u*, et que ces trois morphèmes ont des significations différentes. Nous en avons une illustration avec les énoncés suivants. Dans le premier énoncé, la combinaison des deux morphèmes *b-* et *-i* introduit une subordonnée dont le temps coïncide avec celui de la principale ('ils arrivèrent au village' et 'ils attaquèrent le roi').

(87a)

b-i nu dem-ee seen dëkk, xare-kat-am y-i xeex buur b-i
CL-LOC 3PL aller-CIRC POSS.3PL village guerre-AGT-POSS CL-PL faire la guerre roi CL-
LOC

'**quand** ils arrivèrent dans leur village, ses guerriers attaquèrent le roi'
(Kesteloot et Dieng 1989 : 40)

Le suffixe *-ee* suffixé au verbe de la proposition subordonnée (DEM en 87a-b) est souvent analysé comme un marqueur d'antériorité (Diouf 2001). Pourtant, il est aussi nécessairement présent si la subordonnée est hypothétique, et non plus temporelle ('s'ils vont'). Nous pensons plutôt qu'il marque la concordance de deux événements, et nous le glossons pour cette raison par « circonstanciel » (CIRC).

Dans le second énoncé, le morphème *b-* connecte les deux propositions *nu dem* 'ils partent' et *ndaw s-a-y telefone* /jeune femme CL-LOC-INAC téléphoner/ 'la jeune femme est en train de téléphoner'. Nous reconnaissons que les nuances de significations temporelles des deux énoncés (87a) et (87b) ne sont pas faciles à saisir. Néanmoins, le signe *ba* est utilisé pour faire référence à un événement qui

précède celui de la principale, ce qui n'est pas le cas du signe *bi*. Nous pouvons ainsi suggérer que le signe *ba* est associé au signifié 'après ce temps (après cette phase temporelle)', alors que le signe *bi* est associé à 'pendant ce temps'.

(87b)

b-a nu dem-ee fekk ndaw s-a-y telefone
 CL-LOC 3PL aller-CIRC se trouver que jeune femme CL-LOC-INAC téléphoner
 'quand ils y allèrent ils y avaient trouvé la femme en train de téléphoner'
 (Cissé 2006, 143 : 10)

Avec le morphème *-u*, les événements dans la subordonnée introduite par le signe *bu* et celui de la principale ne concordent pas, contrairement à ce que nous avons vu pour les signes *ba* et *bi*. L'énoncé suivant illustre que les deux événements 'manger' de la subordonnée, et 'boire' de la principale, ne concordent pas, puisqu'il s'agit d'une alternative ('ou bien...ou bien'). Notons que la forme *ma* est une variante de la forme *mu* du morphème de troisième personne du singulier. La signification du signe *bu* est celle d'une identification générale d'un événement dans le temps, dissociée de tout autre événement. C'est précisément celle du primitif 'quand'.

(87c)

b-u lekk-ul-ø ma ng-a-y naan !
 CL-REL manger-NEG-3SG 3SG PRS-LOC-INAC boire
 'quand il ne mange pas il boit !'
 (Diagne 2005, *La bataille de Guilé, Récit d'Ousseynou Mbeguere* : 363)

Pour résumer ce qui vient d'être dit, les noms qui dénotent le temps ne sont pas compatibles avec les contextes canoniques du primitif 'temps', et ils ne peuvent pas être retenus pour le représenter. Force est de constater que c'est le morphème *b-* en emploi pronominal qui le représente. Les agglutinations qu'il forme avec les morphèmes *i/a/u* en distribution complémentaire donnent les signes *bi*, *ba*, *bu*, dont chacun est associé à un signifié comme 'pendant ce temps' pour *bi*, ou 'après ce temps' pour *ba*. Ce qu'il faut retenir de ce développement, c'est que les signes *bi*, *ba*, et *bu* sont compositionnels dans leur signifié, c'est-à-dire dire qu'ils sont décomposables par le signifié 'temps', et par un autre signifié qui situe l'événement de la subordonnée par rapport à celui de la principale. Autrement dit, le signe associé au signifié le plus simple 'temps' a un signifiant lui aussi morphologiquement simple puisqu'il s'agit du morphème élémentaire *b-*. Les signes associés à des signifiés plus complexes comme 'pendant ce temps' ou 'après ce temps' ont des signifiants

morphologiquement complexes, puisque ce sont respectivement les signes *bi* et *ba*, composés du morphème de classe nominale *b-* et des localisateurs *i/a* en distribution complémentaire. Le signe *bu*, lui, représente le primitif 'quand'. Il est morphologiquement complexe, mais il est sémantiquement simple. Nous voyons qu'un signe linguistique peut être élémentaire (primitif) dans son signifié, sans pour autant être élémentaire dans son signifiant.

Le signe *bu* est aussi un bon candidat pour représenter le primitif 'si'. Rappelons que le même signifiant associé à des représentants de deux primitifs est indésirable, bien que possible (cf. explication en préambule de 6.2.). Voyons comment le signifié 'si' est exprimé.

6.4.4. *Quelle lexicalisation pour 'si' ?*

Comme les signes *bi* et *ba*, le signe *bu* introduit une proposition subordonnée. Mais contrairement aux deux autres qui n'introduisent que des temporelles, le signe *bu* introduit aussi des hypothétiques. La différence des signifiés 'quand' (temporel) et 'si' (hypothétique) n'est cependant pas aisée à circonscrire, comme l'atteste l'exemple suivant où le signe *bu* peut aussi bien se traduire par 'quand' que par 'si'. Il est ainsi possible de traduire l'énoncé suivant par 'quand vous irez (là-bas), vous verrez qu'ils sont quatre'. Rappelons que nous avons donné à la section précédente un énoncé dans lequel le signe *bu* est traduit par 'quand' ('quand il ne mange pas, il boit', cf. (87c)). Il est aussi possible de traduire *bu* par 'si' ('s'il ne mange pas, il boit'). Autrement dit, le temporel et le conditionnel ont un ou des éléments de sens communs.

(88a)

b-u ngéen dem-ee d-i-ngéen fekk ñu-y ñeent
 CL-REL 2PL aller-CIRC PRD-INAC-2PL se trouver que 3PL-INAC quatre
 'si vous y allez, vous verrez qu'ils sont quatre
 (Kesteloot et Dieng 1989 : 145)

Un même signifiant associé aux deux signifiés 'quand' et 'si' est courant dans les langues (Wierzbicka 1996 : 189-191). Pour le wolof, la question qui se pose est celle de l'identification du représentant du primitif 'si', car nous avons déjà identifié *bu* comme le représentant du primitif 'quand'. Ou bien nous considérons qu'il est aussi représenté par *bu*. Mais 'si' est considéré comme un primitif. Dans ce cas, nous admettons que *bu* est polysémique, et que les deux primitifs 'quand' et 'si' sont

représentés par la même combinaison de morphèmes grammaticaux. Il faudrait alors décrire la polysémie en analysant les deux emplois de *bu*.

Il faut prendre en compte l'existence d'un autre signe grammatical, le signe *su*, qui est aussi associé au signifié 'si'. L'énoncé suivant l'illustre. Le morphème *s-* est lui aussi un morphème de classe nominale (cf. 2.3.3.). Dans ce contexte, il n'y a pas de différence de sens entre les deux signes *bu* et *su* qui peuvent commuter sans changement de sens notable.

(88b)

s-u ma dem-ee tēdd sàng-u mu rey sama yaram w-i y-
épp

CL-REL 1SG aller-CIRC se coucher laver-MOY 3SG tuer POSS.1SG corps CL-LOC CL-
tout

'**si** / **quand** je vais me coucher (ou) me laver cela me torture' (tue tout mon corps)
(Robert 1985,1 : 102)

L'observation suivante nous sert d'argument pour mettre en doute l'existence du primitif 'si' en wolof. Nous pouvons observer une tendance des noms qui dénotent le temps et qui appartiennent à la classe du morphème *b-*, à référer à un temps conçu comme un continuum (TAÑ -B- 'temps', DIIR -B- 'durée'). Alors que des noms qui dénotent le temps et qui appartiennent à la classe du morphème *s-*, réfèrent, eux, à une portion de temps (SAA -S- 'instant', LÉEGI -S- 'moment'). A ce propos, il faut livrer l'élément d'information suivant : le morphème de classe *s-* marque le partitif des noms qui dénotent des entités massives (cf. 9.4.2.). Nous pouvons ainsi émettre l'hypothèse que le morphème *b-* marque un temps continu, et que le morphème *s-* marque une portion de temps. Cette hypothèse permet d'analyser le signifié du signe *su* comme 'au moment où', et celui du signe *bu* comme 'quand'. De cette façon, nous consolidons le statut de primitif du signifié 'quand' pour le wolof ; qui est réalisé par les deux combinaisons *su* et *bu*, selon la perspective adoptée sur le temps (discret ou continu). Mais cette analyse fragilise le statut de primitif du signifié 'si'. Car il est alors décomposable en 'temps' / 'quand' et en 'petite partie'. Autrement dit, le signifié 'si' est analysé comme une composition de deux signifiés primitifs. C'est pourquoi nous doutons du statut de primitif de ce signifié en wolof. En attendant d'avoir d'autres arguments, nous préférons laisser la question ouverte. La question des morphèmes de classes nominales clôt la section consacrée à la lexicalisation des primitifs. Nous abordons maintenant la question des relations entre primitifs, que nous venons d'évoquer avec la relation de compositionnalité entre 'temps' et 'si'.

6.5. Liens entre primitifs

Par définition, un primitif est un signifié unique. Son représentant doit donc être associé lui aussi à un seul signifié, et avoir une acception clairement déterminée. En particulier, le signifié d'un signe ne doit pas changer en fonction des autres signes avec lesquels il se combine (cf. 6.5.1 et 6.5.2.). Ensuite, idéalement, un même signe ne représente qu'un seul primitif. Si deux primitifs ont le même représentant (cf. 6.5.3.), il faut en déduire soit que la langue d'étude ne dispose pas de deux signes différents pour les primitifs concernés, soit que l'un au moins des primitifs n'est pas réalisé dans la langue d'étude (ce qui va à l'encontre de leur universalité supposée).

6.5.1. *Monosémie et alternances de régimes des prédicats : le cas de 'vouloir'*

Le représentant du wolof du primitif sémantique 'vouloir' est le verbe BÈGG. La construction syntaxique typique de ce verbe est [X BÈGG Y], où les variables X et Y symbolisent les actants syntaxiques du verbe. Les valeurs sémantiques que prennent les actants varient. Dans un premier cas, X dénote une personne et Y dénote un événement. Considérons le couple d'énoncés suivant dans lequel X est réalisé par la forme *ma* du morphème de première personne du singulier (la forme *maa* dans l'énoncé 89a est une variante), et Y est réalisé par une proposition. Dans le premier énoncé, le sujet du verbe TUUB-SI 'aller se convertir' est omis (le suffixe *-si* est un locatif qui marque un déplacement, cf. 5.3.3.). C'est parce que les deux verbes BÈGG et TUUBSI partagent le même premier actant sémantique. Une phrase comme *d-a-maa bëgg mu tuub-si* /PRD-E-1SG vouloir 3SG se convertir-LOC/ 'je veux qu'il aille se convertir' est tout à fait acceptable.

(89a)

d-a-maa **bëgg** tuub-si ci moom
PRD-E-1SG vouloir se convertir-LOC LOC 3SG

'je **veux** aller me convertir sous son parrainage'

(Diagne 2005, *LAT-JOOR, Récit d'Ousseynou MBÉGUÉRE* : 147)

Dans le second énoncé, le sujet du verbe REY 'tuer' est le syntagme *ku xonq* composé du pronom *ku* et du verbe de qualité XONQ 'être rouge'. Le pronom *ku* est lui-même

décomposable en un morphème *k-* de classe nominale et d'un relateur *-u*. Le syntagme *ku xonq* 'n'importe qui qui est rouge' dénote une personne qui n'a pas la peau noire, par opposition à *ku ñuul* 'n'importe qui qui est noir'.

(89b)

bëgg-u-ma k-u xonq rey ma
 vouloir-NEG-1SG CL-REL être rouge tuer 1SG
 'je ne **veux** pas qu'un européen me tue'

(Diagne 2005, *Lat-Joor, récit d'Ousseynou Mbéguéré* : 627)

Dans les deux énoncés, la construction [X BÈGG Y] est associée au signifié 'quelqu'un veut que quelqu'un fasse quelque chose'. Cela est cohérent avec les valeurs sémantiques 'personne' de X et 'fait' de Y, et avec leurs réalisations de sujet et d'objet.

Considérons maintenant le cas où Y est réalisé par un nom qui dénote une entité inanimée non humaine, comme dans l'énoncé suivant où le nom LEM 'miel' réalise Y, et dénote un aliment. Ce troisième énoncé est un proverbe. La construction est la même que dans les deux premiers énoncés, mais la question est de savoir si le signifié du nom qui réalise Y peut ou non recevoir l'interprétation d'un événement. Nous l'avons dit, le nom dénote un aliment. Néanmoins, la construction [X BÈGG Y] dans ce troisième type d'énoncé est associée au signifié 'quelqu'un veut faire quelque chose'. Il faut en effet interpréter que Y dénote un événement, et que le nom qui réalise Y est le second argument d'un événement sous-entendu. Ainsi, le nom LEM 'miel' est le second argument d'un verbe, comme par exemple LEKK 'manger'. Et nous devons comprendre cet énoncé ainsi 'n'importe qui qui veut *manger du miel*...'. Dans les trois énoncés que nous avons donnés, le signifié du verbe BÈGG ne change pas, que Y se réalise par une proposition ou par un nom qui dénote un objet.

(89c)

k-u bëgg lem, ñeme yamb
 CL-REL vouloir miel ne pas redouter abeille
 'qui veut miel, ne redoute pas abeille' (proverbe : 'qui veut ose')
 (Diouf 2003, BÈGG)

Considérons à présent l'énoncé (89d) ci-dessous où la construction [X BÈGG Y] est la même que pour les énoncés précédents, mais où Y est réalisé par un syntagme qui dénote cette fois une personne (*ndaw si* 'la jeune femme'). Le verbe BÈGG se traduit alors par 'aimer' et non plus par 'vouloir'. La question qui se pose est alors de savoir

si comme pour l'énoncé précédent, il est possible d'interpréter que Y dénote un événement déterminé par le signifié associé au syntagme qui réalise Y. Or, les énoncés de ce type réfèrent tous à des situations amoureuses. Le locuteur interprète Y comme un événement que nous pouvons exprimer par une formule, comme 'quelqu'un veut faire quelque chose de bien pour / avec quelqu'un d'autre' (Wierzbicka 1995).

(89d)

gone g-u góor g-i nag **bëgg** ndaw s-i
 jeune CL-REL homme CL-LOC donc vouloir jeune femme CL-LOC
 'le jeune homme **aime** la jeune femme'

(Diagne 2006, *le point de vue de Koli MBAYE, Saint-Louis, Mai 1977* : 3b)

Nous obtenons ainsi les trois formules 'quelqu'un veut que quelqu'un fasse quelque chose' (pour les deux premiers énoncés), 'quelqu'un veut faire quelque chose' (pour le troisième énoncé), et 'quelqu'un veut faire quelque chose de bien pour / avec quelqu'un d'autre' (pour le quatrième énoncé). La partie commune de ces trois signifiés est 'quelqu'un veut quelque chose', qui est le sens lexical du verbe BÈGG. Ce qui varie est le sens de l'argument 'quelque chose', dénotant un événement. Nous considérons ainsi que le signifié du verbe BÈGG ne varie pas suivant les constructions dans lesquelles il est employé. Nous l'analysons et le décrivons ainsi par un unique signifié. Barque analyse différemment un cas similaire du français avec le verbe DÉSIER dont le sens est *grosso modo* 'vouloir que quelque chose ait lieu' (2008 : 71-73). Son travail traite le sens lexical par des définitions lexicographiques modélisées en MTT (cf. 4.3.2.). En MTT, les valeurs sémantiques ('personne', 'fait' qui correspond à 'événement' pour nous) des arguments X et Y d'un verbe dans une construction [X verbe Y] fait partie du sens lexical du verbe. Ces valeurs sont traitées comme des différences significatives et sont appelées différences spécifiques. Pour reprendre ses exemples, Barque analyse les deux énoncés *elle désire cette bague* et *il la désirait davantage à chaque nouvelle rencontre* par la polysémie du verbe DÉSIER. Barque décompose le sens du verbe DÉSIER du second énoncé par 'X veut avoir un rapport sexuel avec Y' et non par 'X veut que quelque chose Y ait lieu', qui est la décomposition du même verbe du premier énoncé. Abstraction faite des différences sémantiques entre les verbes AIMER et DÉSIER, nous voyons que ses exemples et les nôtres sont comparables. Mais à la différence de Barque, nous estimons que l'interprétation du second énoncé est déterminé par le

sens des arguments du verbe, et non par le sens du verbe lui-même. Nous avons utilisé cet exemple pour montrer que nous estimons que la variation du sens des arguments d'un verbe n'entraîne pas nécessairement de nouvelles acceptions du verbe lui-même (cf. 4.4.2.). L'analyse que l'on fait du sens lexical a des conséquences sur les relations que les primitifs entretiennent. En effet, si un représentant du primitif a deux acceptions dont chacune correspond à un primitif déterminé, cela entraîne nécessairement une question sur la distinction des deux primitifs. Cette situation n'est cependant pas considérée comme problématique en soi, à partir du moment où chaque acception est clairement distinguée. Le cas du verbe YĒG est intéressant, car il a les deux acceptions de 'ressentir' et de 'savoir' qui sont tous deux des primitifs.

6.5.2. Perception physique et sensation psychologique : 'ressentir' et 'savoir'

Le verbe YĒG est le représentant du primitif sémantique 'ressentir'. Ce primitif est fondamental pour définir des lexies d'émotions (Wierzbicka 1999). Dans la liste des primitifs, ce signifié fait partie de l'ensemble appelé « prédicats de perception » (cf. 6.2.2.). Il est donc voisin des signifiés 'voir' et 'entendre'. Il est courant que les représentants de ces primitifs dénotent aussi des événements psychologiques comme 'penser' ou 'savoir' (Urban 2012, Vanhove ed. 2008). Et le verbe YĒG du wolof peut effectivement être employé dans le sens de 'savoir'. Ces cas sont connus en NSM (Goddard et Wierzbicka 1994). La particularité de ce représentant du wolof est qu'il est aussi employé dans le sens de 'ressentir quelque chose de bien pour quelqu'un'. Cette variation semble identique à celle que nous avons observée pour le verbe BĒGG ('vouloir faire quelque chose' *versus* 'vouloir faire quelque chose de bien pour quelqu'un'). Elle est néanmoins différente. Avant de le montrer, illustrons les deux emplois du verbe YĒG, pour dénoter soit une perception physique, soit un événement mental. Le premier énoncé de l'exemple suivant illustre le cas d'une perception physique. Ce qui est ressenti est une douleur : le complément d'objet *ko* du verbe YĒG dont la forme *yég* est une variante, est la forme du pronom objet de la troisième personne du singulier. L'antécédent du pronom est le nom METIT 'douleur' en début d'énoncé.

(90a)

te mu-y metit, b-i mu-y dugg sa yaram **d-oo** **ko yëg**
 et 3SG-INAC douleur CL-LOC 3SG-INAC entrer POSS.2SG corps PRD-NEG.2SG 3SG sentir
 'et c'est une douleur, quand elle pénètre ton corps tu ne la **sens** pas' (# 'tu ne la
 connais pas')
 (Robert 1985, 1 : 120)

Dans le second énoncé, c'est le même pronom objet *ko* qui est le complément d'objet du verbe YĒG. Il n'a pas d'antécédent dans la phrase. Il réfère à un événement qui n'est pas ressenti physiquement. Nous le signalons par le symbole # que nous utilisons pour indiquer une anomalie sémantique. L'interprétation correcte du second énoncé est celle qui attribue un sens d'un événement psychologique comme 'savoir' au verbe YĒG. Inversement, l'interprétation d'un sens psychologique est incorrecte pour saisir le sens du premier énoncé.

(90b)

boroom kër g-i **d-u-ø** **ko yëg**
 chef maison CL-LOC PRD-NEG-3SG 3SG sentir
 'le chef de famille ne le **sait** pas' (# 'il ne le sent pas')
 (Cissé 2006, 130 : 2)

Comme pour le verbe BĒGG précédent, la bonne interprétation ne dépend pas d'une construction particulière, puisque le verbe réalise le même schéma [X YĒG Y]. Mais contrairement au précédent verbe, les valeurs sémantiques des variables X et Y sont identiques dans deux énoncés (X dénote une personne, et Y dénote un événement), et les valeurs sémantiques des variables n'ont donc pas d'effet sur l'interprétation. Il ne s'agit donc pas d'une alternance sémantique des valeurs des variables dans la construction, mais plutôt d'une indétermination entre 'sensation physique' (perception) et 'sensation psychologique' (conscience). En d'autres termes, il s'agit dans les deux cas de la même acception du verbe YĒG, qui s'applique soit au domaine physique, soit au domaine psychologique.

Notons que le sens 'savoir' est un primitif sémantique. Mais le verbe YĒG n'est pas son représentant. C'est le verbe XAM qui l'est, car il a dans tous les cas ce signifié. Autrement dit, même s'il est possible d'interpréter le sens du verbe YĒG par une formule comme 'quelqu'un sait quelque chose', cela n'a pas d'incidence sur l'existence du primitif 'savoir', et sa représentation en wolof. Nous l'avons dit, l'emploi de verbes de perception pour communiquer une sensation psychologique est connu dans les langues du monde, et cela ne pose pas nécessairement de problème

particulier pour identifier les représentants des primitifs 'ressentir' et 'savoir'.

En wolof, le représentant YĒG du primitif 'ressentir' a un emploi intéressant qui permet de l'utiliser pour définir un sentiment positif éprouvé pour quelqu'un. Le schéma de la construction [X YĒG Y] est le même que précédemment, mais la valeur sémantique de la variable Y est celle d'une personne. Le sens de la construction est alors 'ressentir quelque chose de bien pour quelqu'un'. L'énoncé suivant l'illustre. La variable Y est réalisée par le nom TAALIBÉ 'élève' avec le suffixe *-am* qui est le pronom possessif de troisième personne du singulier (la fusion de la voyelle finale /e/ du nom et de la voyelle initiale /a/ du suffixe donne la voyelle longue /ee/, cf. Diouf 2001 : 28).

(90c)

nit k-u yĕg a-y taalibé-em
 humain CL-REL sentir LOC-PL élève-POS.3SG
 'celui qui a de la considération pour ses élèves' (# qui connaît ses élèves)
 (Cissé 2006, 32 : 3)

Comme cet emploi n'est possible que si la variable Y qui a la fonction de complément d'objet du verbe YĒG dénote une personne, le sens de la construction ['personne' YĒG 'personne'] dans nos définitions correspond au sens 'quelqu'un ressent quelque chose de bien pour quelqu'un'. Il faut noter que cette construction est aussi associée au sens 'quelqu'un connaît quelque chose sur quelqu'un', comme l'illustre l'énoncé suivant. Cela ne pose pas de problème, dans la mesure où nous avons dit que le représentant du primitif 'savoir' (le sens 'connaître' est assimilable à celui de 'savoir') n'est pas le verbe YĒG mais le verbe XAM. Il n'y a pas d'ambiguïté dans l'utilisation que nous faisons de la construction ['personne' YĒG 'personne']. Du reste, le sens 'repérer quelqu'un' présent dans l'énoncé qui suit est décomposable par 'quelqu'un sait que quelqu'un est là'. Dans cet énoncé, le morphème de personne de première personne du pluriel est complément d'objet. La forme *noo* résulte de la fusion de la voyelle finale /u/ du pronom et de la voyelle /a/ de l'emphatique (cf. Diouf 2001 : 28). La forme *da* est une variante de *dafa*, forme verbale de l'emphatique du prédicat de troisième personne du singulier.

(90d)

daw-ul-ø de : d-a-ø noo yĕg-ul-ø
 bouger-NEG : 3SG ITJ PRD-E-3SG 1PL.E sentir-NEG-3SG
 'il ne bouge pas : il ne nous a pas repéré', lit. Il ne nous capte pas (# il ne nous estime pas)
 (Diagne 2005, *LAT-JOOR, récit d'Ousseynou MBÉGUÉRE* : 446)

Ce que nous retenons de l'identification du primitif 'ressentir', c'est que les signifiés 'ressentir' et 'savoir' sont liés, puisque le verbe YĒG qui représente 'ressentir' est aussi employé pour communiquer le sens de 'savoir'. Nous n'employons le verbe YĒG dans nos définitions que lorsque nous définissons des sensations et des émotions. Nous réservons le verbe XAM dont le sens est 'savoir', aux définitions d'événements qui concernent la connaissance. La relation entretenue par des signifiés comme 'ressentir' et 'savoir' illustre ce qui est appelé en NSM « relation non compositionnelle ». C'est-à-dire que les primitifs peuvent être liés entre eux, mais que leur relation n'est pas celle d'une interdépendance. En d'autres termes, un primitif ne peut pas être défini par un autre primitif. Nous retenons aussi un enseignement spécifique au wolof. Nous pouvons employer le verbe YĒG pour définir des sentiments positifs envers une personne, simplement avec la construction ['personne' YĒG 'personne'].

Nous allons voir dans le paragraphe qui suit le cas d'un représentant qui lexicalise deux primitifs sémantiques différents. Cela pose une question sur la relation qui lie les deux primitifs (Goddard et Wierzbicka 1994).

6.5.3. La notion de résonance sémantique : 'un' et 'même'

La différence entre les primitifs 'un' et 'même' semble être tellement ténue dans certaines langues que le statut de primitif d'un des deux signifiés (le signifié 'même') a fait l'objet de discussions répétées (Wierzbicka 1994). En wolof, il est difficile d'identifier le représentant de 'même' car ce primitif partage son représentant avec 'un'. Nous rappelons d'abord brièvement quelles formes sont associées au signifié du numéral 'un'. Nous posons ensuite le problème de l'identification du représentant de 'même'.

Nous avons observé au chapitre 2 (cf. 2.2.2.) que le morphème *-enn* marque la signification du numéral 'un', et qu'il se suffixe aux morphèmes de classes nominales du singulier. Il y a donc huit formes possibles associées au signifié 'un' (*b-enn*, *g-enn*, *j-enn*, *k-enn*, *l-enn*, *m-enn*, *s-enn*, *w-enn*). Parmi elles, la forme *benn* a tendance à être la plus utilisée, notamment parce que beaucoup de locuteurs attribuent le morphème de classe *b-* à la plupart des noms. Rappelons que cette forme *benn* remplace même celle qui exprime la signification 'indéfini' au singulier. Il est ainsi courant de l'utiliser comme dans *am na-a benn laaj* (/avoir PFT-1SG un question/ 'j'ai une question'), à la place du déterminant *ab* antéposé au nom (marquage de

l'indéfini). Nous voyons déjà ici que la distinction 'un' *versus* 'indéfini' s'estompe. Le point critique qui nous concerne directement ici est que la même forme *benn* est aussi employée dans des constructions qui expriment l'équivalence entre deux entités ('être le/la même'), et ceci pose évidemment la question de savoir si nous pouvons identifier un représentant de 'même'. Nous avons appelé ces constructions les constructions équatives positives (cf. 1.2.6.) et négatives (cf. 1.3.5.). Souvenons-nous que les constructions à polarité positive sont bâties sur le schéma [X Y *la*-personne] (/X Y COP-personne/ 'c'est Y que X est'), et que les constructions à polarité négative sont bâties sur le schéma [X *d-u-* personne Y] (/X PRD-NEG-PRONOM Y/ 'X n'est pas Y'). Dans ces constructions, X et Y sont des variables qui prennent les valeurs des entités mises en équivalence. Lorsqu'il s'agit d'exprimer les sens 'X et Y sont les mêmes' et 'X et Y ne sont pas les mêmes', il suffit d'insérer la forme *benn* dans les constructions équatives. L'exemple ci-dessous illustre la polarité négative de la construction équative. Notons que dans ce premier énoncé, la forme *d-ul-ø* (PRD-NEG-3SG) est au singulier et ne s'accorde pas avec le morphème de troisième personne du pluriel *ñu* (la forme *ñoo* résulte de la fusion des voyelles /u/ et /a/, cf. Diouf 2001 : 28). Nous avons remarqué ces emplois déviants à plusieurs reprises dans notre corpus. La forme *benn* qui est dans ce cas associée au signifié '(le/la) même' occupe la position de tête syntaxique dans la phrase (cf. 1.2.).

(91)

xam-xam y-i ñoo d-ul-ø **benn**
 connaissance PL-LOC 3PL.E PRD-NEG-3SG un
 'ce sont les connaissances qui ne sont pas les mêmes', lit. 'ce sont les connaissances
 qui ne sont pas une (seule et même chose)
 (Robert 1985, 1 : 174)

La traduction littérale indique que les deux signifiés '(le/la) même' et 'un' sont équivalents dans ce type d'emplois. Nous ne prétendons pas que les deux signifiés sont indistincts. Le signe *benn* associé à 'un' est en distribution complémentaire avec le signe *ñaar* du numéral 'deux', alors que le signe *benn* associé à 'même' est en distribution complémentaire avec le signe *beneen* associé à 'autre' (dans ce cas, l'emploi distinct des morphèmes de classes nominales du singulier est d'usage, comme *keneen* qui se décompose en un morphème *k-* de classe du singulier marquant la signification 'humain' et en un morphème *-eneen* qui marque la signification 'autre' : *keneen* 'autre personne'). La question qui se pose est celle de l'identification du représentant de 'même'. A ce titre, les contextes canoniques

proposés pour 'même' permettent de lever une ambiguïté sur l'emploi du représentant du primitif. *She said the same* et *it was not the same fish* proposés par Wierzbicka (1996 : 43) indiquent deux emplois de 'même'. Dans le premier contexte, *same* est employé comme substantif et il commute par exemple avec *something* (*she said something*). Alors que dans le second contexte, *same* est employé comme qualificatif et il commute avec *blue* (*it was not the blue fish*). Autrement dit, il faut distinguer *même* dans l'emploi de 'semblable', et *même* dans celui de 'être égal'. En wolof, le signifié 'semblable' est exprimé par des noms (ils contrôlent des morphèmes de classes nominales) comme MOROOM (M) 'l'égal', NAWLE (B) 'personne de même rang social', MAAS (G) 'personne du même âge'. Alors que le signifié 'être égal' est exprimé par des verbes comme TOLLU 'être égal à', MEL (NI) 'ressembler (à)', 'être comme', BOKK 'partager quelque chose'. Pourtant, aucun de ces noms et de ces verbes n'est compatible avec les deux emplois. Nous pouvons d'ailleurs noter que les signifiés des noms sont restreints à des emplois bien déterminés, puisque c'est soit l'âge, soit la catégorie sociale, qui détermine ces emplois. Ils ne peuvent pas être utilisés dans un contexte comme *it was not the same fish*. De même, les verbes nécessitent de verbaliser en quoi l'égalité est réalisée puisque les deux premiers verbes TOLLU 'être égal à', MEL (NI) 'ressembler (à)' nécessitent des comparatives, et que le verbe BOKK 'partager quelque chose' nécessite d'identifier l'égalité elle-même (par la réalisation de la construction transitive). La question qui se pose est alors de savoir si le primitif correspond plus spécifiquement à un de ces deux signifiés. Wierzbicka ne répond pas à la question pour ce primitif. Mais elle suggère que si les primitifs 'un' et 'même' partagent le même représentant dans une langue (comme c'est le cas pour le wolof), les deux acceptions peuvent être distinguées, notamment par la différence des formes qui sont en distribution complémentaire. Nous l'avons effectivement noté.

Il n'en reste pas moins que les deux acceptions de *benn* sont reliées (toutes les deux font appel à la notion d'identité, cf. Wierzbicka 1996 : 43), et ceci pose la question de la caractérisation de ce lien. Par définition, ce lien est non compositionnel, c'est-à-dire que l'on ne peut pas définir le signifié de l'un par le signifié de l'autre. En NSM, si des liens relient des primitifs sémantiques, on parle de « résonance ». Ce terme n'est pas vraiment défini. Nous proposons de circonscrire cette notion de la façon suivante : « la résonance sémantique est un lien entre deux signifiés primitifs qui se manifeste par le partage d'un même représentant ». Cette résonance entre les deux primitifs sémantiques 'un' et 'même' semble exister dans d'autres langues (Wierzbicka 1994 : 470). Nous souscrivons entièrement à l'observation de

Wierzbicka (1994 : 446), selon laquelle ce champ de recherches est fascinant dans une perspective typologique, puisqu'il déborde le cadre de la sémantique : il est d'ordre cognitif. En effet, comme les primitifs entretiennent des relations de non compositionnalité, le fait qu'ils soient liés pose la question de la nature de leurs liens. L'identification des deux primitifs 'un' et 'même' clôt la présentation des primitifs sémantiques. Voyons à présent comment ils s'organisent dans une définition en NSM.

6.6. Organisation du contenu et du texte des définitions

Nous proposons dans cette section d'adapter le texte wolof au modèle de la définition en NSM. Nous ne revenons pas sur les principes de la théorie présentés en 4.3.3. Nous illustrons l'organisation des définitions que nous produisons à travers un exemple. Nous donnons d'abord le modèle de la définition du jeu proposé par Wierzbicka (1996 : 159). Nous l'illustrons ensuite par un jeu traditionnel africain appelé « wure » en wolof. Nous proposons une définition en français des deux lexies qui dénotent ce jeu (la lexie verbale WURE et la lexie nominale WURE de même signifiant). Cette définition nous permet d'introduire la notion de gabarit sémantique. Et nous expliquons ensuite comment nous proposons de l'exprimer en wolof.

6.6.1. Le prototype du jeu proposé par Wierzbicka

Rappelons en quoi consiste la définition lexicographique en NSM (cf. 4.3.3.). Au lieu de procéder par genre prochain et différences spécifiques comme la définition analytique en MTT (cf. 4.2.2.), une définition en NSM vise à l'élaboration d'un prototype qui est le modèle supposé de la situation de référence. Pour la situation du jeu par exemple, Wierzbicka (1996 : 159) a proposé un modèle qui doit correspondre à une situation typique du jeu. Précisons ici qu'il ne s'agit pas de capturer toute situation extralinguistique qui réfère à un jeu. Il s'agit de montrer qu'une définition lexicographique peut capturer les différents sens associés au nom JEU, contrairement à ce qui est affirmé selon elle dans Wittgenstein (1953 : 31-32, dans les *Recherches philosophiques*). Nous ne sommes pas certain en effet que la perspective du philosophe soit celle de la définition du sens lexical des signes linguistiques. Quoiqu'il en soit, ce qu'il nomme « ressemblance de famille » a été

utilisée en sémantique lexicale (Kleiber 1990, 1999 : 156-164), et il est donc justifié que Wierzbicka s'empare de cette question théorique. La théorie de la ressemblance de famille consiste à regrouper des sens par « familles » (le terme de famille en lui-même reste assez vague), et non plus par un ensemble de traits communs. La forme *jeux* du nom est utilisée au pluriel pour indiquer qu'elle réfère à un ensemble de situations (jeux de cartes, jeux de balles, jeux de patience, jeux d'adresse) qu'il est bien difficile de regrouper sur la base de traits communs. Pour répondre au point de vue selon lequel le sens des signes linguistiques est flou, Wierzbicka esquisse un prototype du jeu à l'aide des sept éléments suivants : (1) le jeu est supposé être une action humaine ; (2) le jeu a une durée ; (3) le jeu est un plaisir ; (4) le jeu se caractérise par une « suspension de la réalité » (nous reproduisons l'expression de l'anglais mise entre guillemets) ; (5) le jeu a des buts définis ; (6) le jeu a des règles établies ; (7) le déroulement et l'issue du jeu sont imprévisibles (dans un jeu avec des adversaires, nous ne savons pas qui va gagner et comment). Discutons ces éléments de sens. En ce qui concerne l'élément (1), nous ne voyons pas pourquoi les animaux ne joueraient pas à des jeux, et nous ne suivons pas Wierzbicka sur ce point. En ce qui concerne (5) et (6), il faut distinguer un jeu de l'événement 'jouer'. Il est tout à fait concevable de jouer sans règles ni buts définis. Ainsi, lorsque l'on joue avec un bébé, le principe est tout simplement celui de jouer, puisqu'un bébé ne suit ni une règle ni forcément un but. Mais nous sommes réticents à considérer que jouer avec un bébé sans règles prédéfinies est jouer à un jeu déterminé. S'il s'agit d'un jeu, alors des règles s'appliquent, dans un but défini. L'élément de sens (3) est déterminant (le jeu est un plaisir). Autrement dit, un prototype en NSM ne prétend pas que tous les éléments de sens s'appliquent systématiquement et simultanément à la situation de référence. Il suffit que plusieurs éléments de sens du prototype se combinent pour former une définition. Pour définir 'jouer (avec un bébé, sans règles)', il faudra vraisemblablement retrancher de la définition les éléments (5) et (6) pour obtenir une définition satisfaisante. Nous reproduisons ci-dessous la définition du nom JEU au pluriel proposée par Wierzbicka.

GAMES

- (a) many kinds of things that people do
- (b) for some time
- (c) “for pleasure” (i.e. because they want to feel something good)
- (d) when people do these things, one can say these things about these people :
 - (e) they want some things to happen
 - (f) if they were not doing these things; they wouldn't want these things to

- happen
 (g) they don't know what will happen
 (h) they know what they can do
 (i) they know what they cannot do

Chacune de ces propositions traduit un des sept éléments qui a servi à proposer ce prototype. La proposition (a) correspond à l'élément (1) et ainsi de suite. Wierzbicka semble indiquer que la proposition (f) correspond à l'élément (4). Autrement dit, elle traduit la suspension de la réalité par une proposition qui établit une corrélation (if... would) entre l'acte de jouer et la succession des événements. Cela nous semble effectivement une manière simple d'exprimer que le jeu a une valeur en lui-même.

De notre point de vue, il n'y a pas d'argument sérieux qui s'oppose à accepter ce prototype comme modèle du jeu, et par conséquent nous l'adoptons. Notons qu'il est constitué des deux groupes de propositions (a-d) et (e-i), symbolisés par la typographie. Les propositions (a-d) correspondent aux éléments (1-3) de la situation prototypique, alors que les propositions (e-i) correspondent aux autres éléments. Ces deux groupes d'éléments n'ont pas la même fonction dans la définition. Le premier groupe énumère les propriétés qui définissent un jeu. Alors que le second groupe développe les caractéristiques du jeu considéré. En d'autres termes, le premier groupe de propositions est le même, quel que soit le jeu considéré. En revanche, c'est dans le second groupe de propositions que chaque jeu peut être décrit par ses buts et ses règles. Nous voyons que de ce point de vue, la définition de NSM que nous avons qualifiée de prototypique correspond à la définition analytique de MTT. Dans la définition prototypique, les propriétés du jeu peuvent être vues comme son genre prochain. Les buts et les règles de chaque jeu peuvent être vus comme leurs différences spécifiques. Dans un cas comme dans l'autre, le modèle de définitions élaboré doit s'appliquer à un groupe de lexies qui partagent le même profil. C'est-à-dire que l'ensemble des lexies qui dénotent des jeux doivent pouvoir être définies à l'aide de ce prototype.

Détaillons le prototype du jeu du wuré, jeu traditionnel africain. La définition en français que nous proposons ci-dessous discute du contenu de la définition, et de son organisation. Le contenu et son organisation ne varient pas selon les langues décrites. C'est la façon de le dire au moyen des primitifs sémantiques qui varie. Nous le discutons pour le wolof dans les paragraphes suivants.

Rappelons qu'une définition prototypique fait appel à des connaissances encyclopédiques sur l'entité à laquelle réfère la lexie décrite d'une part, (cf. 4.3.3.) et

aux informations linguistiques délivrées par l'emploi de la lexie. Donnons-les.

6.6.2. *Éléments de sens du wure*

Donnons quelques éléments d'information pour saisir la définition de la lexie WURE que nous proposons. Le « wure » désigne en wolof un jeu traditionnel répandu dans toute l'Afrique, et le nom qui le désigne varie selon les langues (le nom AWALÉ est le plus utilisé en France)¹⁸. Il met en scène deux joueurs face à face. Au milieu d'eux sont alignées deux séries de trous dont le nombre varie selon la tradition (six, huit, dix ou douze trous). Chacun des joueurs dispose d'un ensemble de pions distribués dans les trous, à raison de trois ou quatre pions par trous. Chacun joue à tour de rôle. Le principe du jeu est de prendre la totalité des pions contenus dans un trou qui fait partie de son camp, et de les distribuer un par un dans les trous suivants, selon le sens de rotation choisi au départ. Le but du jeu est de s'emparer du maximum de pions de l'adversaire. La figure suivante présente l'artefact utilisé pour jouer.



Illustration 1: Jeu d'awalé de Côte d'Ivoire, © 2005 Zubro, CC-BY-SA 1

18 Lien vers la page wikipédia : http://fr.wikipedia.org/wiki/Awal%C3%A9#Autres_noms

19 Cette photo est sous licence « Creative Commons » CC-BY-SA. Ses droits d'utilisation et de reproduction sont autorisés (« Le titulaire des droits autorise toute utilisation de l'œuvre originale (y compris à des fins commerciales) ainsi que la création d'œuvres dérivées, à condition qu'elles soient distribuées sous une licence identique à celle qui régit l'œuvre originale. Cette licence est souvent comparée aux licences « copyleft » des logiciels libres. C'est la licence utilisée par Wikipedia. » <http://creativecommons.fr/licences/les-6-licences/>)

Affinons notre connaissance du wuré par ce qu'apporte la langue. Premièrement, nous devons savoir que le signifiant *wure* du wolof a un emploi verbal et un emploi nominal. Dans son emploi nominal, un lexème WURE dénote soit un artefact, soit un jeu qui nécessite l'utilisation de cet artefact. Dans son emploi verbal, un autre lexème WURE dénote l'événement pendant lequel se déroule le jeu.

L'exemple suivant illustre l'emploi verbal, et l'emploi nominal lorsque le nom dénote le jeu. Dans le premier énoncé, le lexème WURE occupe la position de tête syntaxique de la phrase, et le syntagme *magi Mbul* a la fonction de sujet du lexème WURE. Par ailleurs, WURE est précédé de la forme *y* du morphème d'inaccompli. La forme a donc un emploi verbal.

(92a)
 mag-i Mbul y-i-y **wure**
 grand-PL Mboul CL-INAC woure
 'les vieux de Mboul jouent au **wuré**'
 (Cissé 2006, *la bataille de Guillé* : 24)

Dans le second énoncé ci-dessous, le lexème WURE contrôle le morphème de classe nominale qui lui est suffixé, et il a la fonction grammaticale d'objet du verbe FAR 'interrompre'. Le lexème WURE a donc un emploi nominal ici. Ces deux emplois confirment que le même signifiant est associé à un signifié qui dénote un événement dynamique. L'emploi verbal l'est parce que le lexème est combiné à un morphème d'inaccompli qui marque la catégorie de l'aspect, et l'emploi nominal l'est aussi parce que le lexème WURE est l'objet d'un verbe dont l'objet dénote typiquement un événement. Autrement dit, un nom qui dénote une entité comme OMAR n'est pas compatible dans cette fonction d'objet avec le verbe FAR (* *Ma Sire far Omar*).

(92b)
 Ma Sire far **wure** w-a
 Ma Siré interrompre wuré CL-LOC
 'Ma Siré interrompit la partie de **wuré**'
 (Diagne 2005, *Makka, Ousseynou Mbéguéré* : 179)

Nous devons tenir compte de ce double emploi dans notre définition. Notre définition doit aussi prendre acte que le signifié associé à ces deux emplois est le même ('jeu de wuré'). Nous pouvons avoir la confirmation que dans son emploi

nominal, le signifié du nom WURE dénote bien un événement avec l'énoncé suivant. C'est une expression figée qui signifie que le jeu est arrivé à son terme parce qu'un joueur n'a plus de pions. Cet énoncé confirme aussi l'information que nous avons livrée plus haut : le but du jeu est clairement défini, et il est même signalé par la langue.

(92c)

wure w-i dem na-ø kēŋŋ

wuré CL-LOC aller PFT-3SG IDEO

'échec', lit. 'le wuré est allé très dur' : se dit quand un joueur est à cours de pions)

Enfin, il faut aussi souligner que le jeu de wuré est considéré comme le jeu de réflexion par excellence. Nous pouvons le deviner par les informations que nous avons données. La langue le verbalise par une autre expression semi-figée, comme l'illustre l'énoncé suivant, que nous pouvons segmenter en deux parties. La première se termine à la fin de la première assertion *dafa di po* 'c'est le jeu'. Nous traduisons le nom au défini pour rendre la mise en relief, marquée par la combinaison *dafa di*, la forme verbale dite emphatique du prédicat à la troisième personne du singulier, suivie du morphème prädicatif *d-*, auquel est suffixée la forme *-i* du morphème de l'inaccompli. Rappelons que la mise en relief d'un élément de la phrase par la combinaison de morphèmes verbaux est typique du wolof (cf. 3.3.). La seconde partie de l'énoncé se termine par la collocation *xel ci dugg*, composée du nom XEL 'esprit' qui en est la base, de la préposition locative *ci*, et du verbe DUGG 'entrer' qui est le collocatif. Nous traduisons la collocation par 'réflexion'. Dans cet énoncé, la forme *y* du morphème de l'inaccompli se cliticise sur la préposition locative *ci*, et marque ainsi l'aspect continu de l'événement associé à la réflexion (le jeu). L'élément particulièrement intéressant dans cette construction est l'insertion de la forme *moo* du morphème de troisième personne du singulier MU. Cette forme met en relief le sujet du verbe DUGG, et est une reprise de son antécédent direct qui est XEL 'esprit'. Cette tournure est particulièrement intéressante pour signifier l'équivalence du wuré et de la réflexion.

(92d)

am nga n-i **wure**, dafa d-i po m-u nga xam n-i,

savoir 2sg CL-LOC wuré EP.3SG PRD-INAC jeu CL-REL 2SG savoir CL-LOC

xel moo ci-y dugg

esprit 3SG.E LOC-INAC entrer

'tu sais que le wuré c'est le jeu de réflexion' (lit. 'c'est la réflexion qui y entre')
(Diagne 2005, *Le point de vue de Koli MBAYE*, Saint-Louis, Mai 1977 : 11d)

Nous retenons quelques éléments pour définir le jeu de wuré de façon appropriée. (1) C'est un jeu de réflexion auquel s'adonnent des personnes qui veulent passer un bon moment de leur temps libre ensemble. (2) C'est un jeu à deux joueurs. (3) Ces deux joueurs utilisent un objet qui a deux parties. (4) un joueur a une partie de l'objet devant lui. (5) les deux parties de l'objet ont elles-mêmes le même nombre de trous dans lesquels il y a des pions. (6) Les joueurs déplacent les pions dans ces trous. (7) La personne qui joue a le droit de bouger les pions de la partie de l'objet qui est devant lui. (8) La personne qui joue n'a pas le droit de bouger les pions de la partie de l'objet qui est devant l'autre personne. (9) Le jeu continue jusqu'à ce qu'un joueur n'ait plus de pions.

Nous pouvons nous rendre compte dès maintenant de la difficulté à donner toutes ces informations dans une définition avec des primitifs sémantiques. Nous avons noté déjà cet inconvénient (cf. 4.4.3.). Nous pouvons néanmoins simplifier les formules que nous utilisons. Par exemple, il n'est pas nécessaire de disposer du plateau dans lequel sont creusés les trous. Il est possible de creuser à même le sol. Et nous ne mentionnerons donc pas que les joueurs disposent d'un plateau en bois qui contient les éléments du jeu.

6.6.3. Le gabarit sémantique des lexies associées à la forme wure

Avant de proposer une définition des lexies associées au signifiant *wure*, nous devons préciser la structure du contenu de la définition prototypique. En NSM, la structure est appelée « gabarit sémantique » (*semantic template* en anglais, cf. Goddard 2011). Nous pouvons voir le gabarit sémantique comme un modèle général de définitions, pour des lexies qui ont le même profil sémantique. Par exemple, les lexies d'artefacts ont un gabarit sémantique (Wierzbicka 1985), radicalement différent de celui des lexies d'émotions (Wierzbicka 2002). Les définitions des lexies d'artefacts concentrent l'attention sur l'objet qui sert à réaliser une activité, tandis que les lexies d'émotions se focalisent plutôt sur la description d'un événement psychique. Pour des activités comme celles du jeu, il s'agit de décomposer l'événement en différentes phases (cf. 4.4.2.). Les gabarits sémantiques ont plusieurs volets qui diffèrent suivant les champs d'étude, mais trois grandes parties sont récurrentes (Goddard 2011). On appelle la première partie du gabarit

sémantique le « cadre lexico-syntaxique » (*lexico-syntactic frame* en anglais). La seconde partie prend le nom de « scénario prototypique motivationnel » (*motivational prototypical scenario* en anglais). Quant à la troisième partie, son nom générique est celui de « résultat potentiel » (*potential outcome* en anglais). Le cadre lexico-syntaxique rend explicite la catégorie lexicale de la lexie (nom ou verbe par exemple), son appartenance à une classe déterminée (classe aspectuelle pour un verbe par exemple), et sa fonction syntaxique dans des constructions typiques (dépendant ou gouverneur dans une construction transitive par exemple). Dans la partie du gabarit sémantique appelée « résultat potentiel », il s'agit de rendre explicite les conséquences de l'événement qui a été décomposé dans la partie appelée « scénario motivationnel ». Par exemple, le résultat potentiel d'un jeu comme le wuré, est que l'un des deux joueurs a perdu, puisqu'il n'a plus de pions. C'est le scénario motivationnel qui constitue le cœur de la définition. Il formule une hypothèse sur la structure de l'événement si la lexie dénote un événement (ce qui cause cet événement, quelles sont les différentes phases), ou sur les propriétés de l'objet si la lexie dénote un objet (sa composition, son apparence, sa fonction). Maintenant que nous avons clarifié la structure du contenu d'une définition, nous pouvons en proposer une pour le jeu du wuré. Nous la numérotons (D1).

(D1) jeu de wuré :

Cadre lexico-syntaxique

- (a) c'est quelque chose que deux personnes font avec une chose de temps en temps
- (b) quand ces deux personnes veulent ressentir quelque chose de bien
- (c) quand ces deux personnes veulent savoir qui pense bien
- (d) quand deux personnes savent qu'elles ne doivent pas faire quelque chose d'autre

Scénario motivationnel

- (e) ces deux personnes font quelque chose comme ça avec une chose :
 - (f) cette chose a deux parties
 - (g) une partie est devant une personne, l'autre partie est devant l'autre personne
 - (h) dans ces deux parties il y a des choses qui sont profondes _[m]
 - (i) il y a des petites choses dans ces choses profondes _[m]
 - (j) les deux personnes font bouger ces petites choses avec leurs mains _[m] comme ces personnes le veulent
 - (k) ces deux personnes mettent _[m] ces petites choses une à une dans les

choses profondes _[m]

(l) une personne peut faire bouger les petites choses de la partie qui est devant cette personne

(m) cette personne ne peut pas faire bouger les petites choses de la partie qui est devant l'autre personne

Résultat potentiel

(n) les deux personnes font quelque chose comme ça longtemps

(o) quand il n'y a plus de petites choses devant une personne,

(p) l'autre personne dit une chose comme « tu ne peux plus faire ce quelque chose avec moi »

(q) les gens qui ont vu ce que font les deux personnes peuvent penser que la personne qui a dit cette chose a bien pensé

Commentons cette définition. Avant toute chose, notons que *profondes*, *mains* et *mettent* sont munis de l'indice _[m] entre crochets, et que ce sont les seuls éléments dans la définition qui ne sont pas les représentants d'un primitif. Le sens 'main' est en effet décomposable (Wierzbicka 2007), de même que les sens 'profond' (Wierzbicka et Goddard 2007), et 'mettre' (Goddard 2010, 2011) Mais ces décompositions rallongent la définition du jeu de wuré, de plusieurs propositions. Une définition trop longue complique sa lisibilité, et nuit à sa bonne compréhension. Nous avons ici un exemple de l'utilisation des molécules sémantiques (cf. 4.4.3.). La liste des molécules sémantiques est en développement à l'heure actuelle, et elle comporte déjà quelques dizaines de sens. Comme nous en utilisons certaines, nous les indiquerons au fur et à mesure du travail.

Passons maintenant au contenu de la définition que nous avons proposée, et notons les correspondances avec les éléments de sens que nous avons retenus plus haut. Les propositions (a-d) indiquent que le sens qui est défini est celui d'une activité de loisir faite pendant le temps libre de deux joueurs (éléments de sens (1) et (2)). La proposition (c) précise qu'elle consiste à tester sa réflexion (élément de sens (1)). Les propositions (f-i) décrivent la constitution de l'objet utilisé pour jouer (3-5). Les propositions (j-m) rendent explicites les règles du jeu (6-8). Les trois dernières propositions (n-q) rendent explicite le but du jeu (9). Notre définition intègre ainsi tous les éléments de sens que nous avons retenus. Nous avons aussi respecté la structure du prototype du jeu tel que l'a proposé Wierzbicka (cf. 7.7.1.). Le bloc des propositions (a-d) du cadre lexico-syntaxique indique que le sens décrit est celui

d'une activité ('faire quelque chose'). Le bloc des propositions (j-m) du scénario motivationnel décompose les différentes phases de l'activité. Précisons que la description de l'instrument de jeu est nécessaire, car le wuré ne se conçoit pas sans instrument (propositions f-i). Enfin, le bloc des propositions (n-q) indique qu'il s'agit d'une activité dynamique avec une structure interne, comme celle des accomplissements (le jeu a un but). Précisons un élément de notre définition qui concerne plus particulièrement la dernière proposition (q), ainsi que la proposition (c). Nous avons considéré que même si le wuré met en scène deux joueurs, le but du jeu n'est pas de déterminer la supériorité de la réflexion de l'un par rapport à l'autre. Cela va à l'encontre d'une caractéristique du jeu qui est que l'on peut rejouer des parties indéfiniment. C'est pourquoi nous avons privilégié la combinaison de 'penser' et 'bien' pour produire la combinaison 'bien penser', associée à un événement ponctuel (« cette personne a bien pensé »).

Nous n'avons pas encore commenté l'adéquation de la définition aux catégories lexicales des lexies qui ont le signifié de 'jeu de wuré'. C'est-à-dire que nous n'avons pas différencié l'emploi verbal de l'emploi nominal, associés au signifiant *wure*. Nous limitons ici l'emploi nominal à celui du jeu en tant que tel, et nous ne considérons pas la dénotation de l'instrument. Cela concerne les propositions (a-d) du cadre lexico-syntaxique. Dans la définition (D1), nous avons employé la formule « c'est quelque chose que deux personnes font de temps en temps avec une chose » (proposition (a)). Cette formule traduit les deux emplois possibles de la forme *wure*. Le primitif 'faire' est typiquement utilisé pour décomposer le sens d'un verbe dynamique (Wierzbicka 2000). Nous avons rendu explicite la signification aspectuelle par la formule 'de temps en temps'. Le primitif 'chose', lui, est typiquement utilisé pour décomposer le sens d'un nom comptable dénotant une entité concrète (Wierzbicka 2000, cf. 6.4.1.) : le primitif 'chose' réfère ici à l'instrument utilisé pour le jeu. Dans la proposition (a), c'est le primitif 'quelque chose' en début de proposition qui permet de référer à un événement. Cet événement est dénoté soit par un verbe, soit par un nom d'une entité abstraite (cf. 6.4.1.). C'est le cas du jeu, entité qui réfère à un événement. Nous avons employé la construction équative du français 'c'est quelque chose' pour identifier l'entité du jeu, qui peut ainsi être dénotée soit par un verbe, soit par un nom.

Il faut alors considérer que le reste de la définition que nous avons donnée est valable pour les emplois nominaux et verbaux de la forme *wure*. Dans tous les cas, il s'agit de l'événement du jeu qui nécessite l'utilisation d'un artefact. Nous considérons ainsi qu'une seule définition doit être produite pour les différents emplois de la

même forme, car la seule distinction à faire entre les emplois verbaux et nominaux concerne la catégorie lexicale, mais pas le sens lexical lui-même. Nous décrivons les deux emplois nominaux et verbaux par un unique signifié (monosémie), et nous en rendons compte en ne produisant qu'une seule définition. Nous retenons que les deux emplois nécessitent d'intégrer à la définition les deux catégories lexicales, et c'est ce que nous avons fait dans la proposition (a) du cadre lexico-syntaxique. L'emploi des représentants du wolof des primitifs sémantiques, et leurs combinaisons dans la décomposition, méritent d'être examinés et commentés. C'est le sujet des deux paragraphes suivants. Nous allons examiner le texte en NSM du wolof en deux temps. Dans un premier temps, nous vérifions que les représentants du wolof des primitifs sémantiques que nous avons identifiés, correspondent à ceux du français (6.6.4.). Dans un deuxième temps (6.6.5.), nous soulignons que les différentes formes des pronoms du wolof permettent d'éviter des ambiguïtés dans la décomposition, alors que cet aspect a souvent été critiqué dans les formules en NSM (Mc Cawley cité par Wierzbicka dans Goddard et Wierzbicka 2002, Barque 2008).

6.6.4. Vérification des représentants du wolof des primitifs sémantiques

Pour examiner le texte wolof, il est nécessaire de donner ici la définition complète que nous proposons. Nous sommes conscients que cela peut affecter le confort de la lecture, mais nous savons en même temps que les références que nous faisons au texte exigent de l'avoir lu au préalable. Nous le donnons ci-dessous.

Cadre lexico-syntaxique de WURE_(V/N)

- (a) l-u ñaar-i nit def ak l-eneen
 (a) CL-REL deux-PL personne faire avec CL-autre
 (a) 'quelque chose que deux personnes font avec une autre chose'
- (b) b-u ñaar-i ñ-oo-n-u bëgg-a yëg l-u baax
 (b) CL-REL deux-PL CL-2SG-CL-REL vouloir-E ressentir CL-REL être bien
 (b) 'quand ces deux personnes veulent ressentir quelque chose de bien'
- (c) b-u ñaar-i ñ-oo-n-u bëgg-a xam k-u xelaat b-u baax

- (c) CL-REL deux-PL CL-2SG-CL-REL vouloir-E savoir CL-REL penser CL-REL être bien
 (c) 'quand ces deux personnes veulent savoir qui pense bien'

- (d) b-u ñaar-i nit xam-ee ne war-u-ñu def dara
 (d) CL-REL deux-PL personne savoir-CIRC que devoir-NEG-3PL faire chose
 (d) 'quand deux personnes savent qu'elles ne doivent pas faire quelque chose (d'autre)'

Scénario motivationnel

- (e) ñaar-i ñ-i-i def l-u mel n-i ak l-eneen
 (e) deux-PL CL-LOC-LOC faire CL-LOC sembler CL-LOC avec CL-autre
 (e) 'ces deux (personnes) font quelque chose comme ça avec une autre chose'

- (f) benn la-ø l-oo xam ne ñaar-i yëf la-ñu
 (f) un COP-3SG CL-2SG savoir que deux-PL choses COP-3 PL
 (f) 'c'est une (chose) qui est (faite) de deux choses'

- (g) nit k-i mu ng-i ci kanam yëf l-i-i
 (g) personne CL-LOC 3SG PRS-LOC LOC visage choses CL-LOC-LOC
 (g) 'la personne est devant cette chose'

- (h) ci yëf b-oo-b-u mën na-ø nekk a-m l-u xóot
 [m]
 (h) LOC choses CL-2SG-CL-REL pouvoir PFT-3SG se trouver LOC-CL CL-REL être profond
 (h) 'dans cette chose il peut y avoir quelque chose de profond [m]'

- (i) am na-ø a-y dara y-u ndaw ci l-u xóot [m] l-oo-
 l-u
 (i) avoir PFT-3SG LOC-CL chose CL-REL être petit LOC CL-REL être profond CL-
 2SG-CL-REL
 (i) 'il y a des petites choses dans ces choses profondes'

- (j) ñaar-i ñ-oo-ñ-u k-u nekk yëngal y-oo-y-u ci

(j) deux-PL CL-2SG-CL-REL CL-REL se trouver faire bouger CL-2SG-CL-REL LOC

biir l-u xóot_[m] l-i
ventre CL-REL être profond CL-LOC

ak seen-i loxo_[m] n-i-i ñu ko bëgg-e
avec POSS.3PL-PL main CL-LOC-LOC 3PL 3SG vouloir-CPL

(j) 'chacune de ces deux (personnes) fait bouger avec sa main_[m] cette chose (petite) dans ce qui est profond_[m] comme elle le veut'

(k) yěf y-ooy-u ñu d-i leen def ci l-u xóot_[m]

(k) choses CL-2SG-CL-REL 3PL PRD-INAC 3PL faire LOC CL-REL être profond

(k) 'ces choses ils les mettent dans ce qui est profond_[m]'

(l) nit k-oo-k-u mën na-ø def l-oo-l-u benn benn

(l) personne CL-2SG-CL-REL pouvoir PFT-3SG faire CL-2SG-CL-REL un un

ci l-u xóot_[m] y-oo-y-u
LOC CL-REL être profond CL-2SG-CL-REL

(l) 'cette personne peut mettre cette chose un à un dans ce qui est profond_[m]

(m) k-u nekk ci kanam-am mën-ul-ø laal

(m) CL-REL se trouver LOC visage-POSS.3SG pouvoir-NEG-3SG toucher

l-u nekk-ul-ø ci kanam-am
CL-REL se trouver-NEG-3SG LOC visage-POSS.3SG

(m) 'chaque (personne) l'une en face de l'autre ne peut pas toucher ce qui n'est pas devant elle'

Résultat potentiel

(n) ñaar-i ñ-oo-ñ-u l-u-y nekk d-i def l-u dafa-y yàgg

(n) deux-PL CL-2SG-CL-REL CL-REL-INAC se trouver PRD-INAC faire CL-REL EP.3SG-INAC durer

(n) 'ce que ces deux personnes font dure (un certain temps)'

(o) b-u k-enn mën-at-ul-ee laal yëf y-u ndaw y-oo-y-u
 (o) CL-REL CL-un pouvoir-ITR-NEG-CIRC toucher choses CL-REL être petit CL-2SG-CL-REL
 (o) 'quand l'un ne peut plus toucher ces de petites choses,

(p) k-eneen ni l-u mel n-i « mën-ooto def dara ak man »
 (p) CL-autre dire CL-REL sembler CL-LOC pouvoir-NEG.ITR.2SG faire chose avec 1SG
 (p) 'l'autre dit quelque chose comme « tu ne peux plus faire la chose avec moi »'

(q) ñu leen gis mën na-ñu xelaat nit k-u ne l-oo-l-u xelaat
 (q) 3PL 3PL voir pouvoir PFT-3PL penser personne CL-REL dire CL-2SG-CL-REL penser

na-ø b-u baax
 PFT-3SG CL-REL être bien

(q) 'ceux qui les regardent peuvent penser que la personne qui a dit cette chose a bien pensé'

D'une façon générale, la définition est organisée de la même façon qu'en français. Notons trois différences dans l'emploi des représentants des primitifs. La première différence concerne l'emploi du représentant DEF du primitif 'faire' (propositions a-d-e-k-l-n-p). Nous pouvons remarquer que dans les propositions (k-l), le verbe DEF est employé dans le sens de 'mettre', ce qui correspond à une molécule sémantique (cf. 6.6.3.). Wierzbicka (1994 : 473-476) a relevé que, dans certaines langues, le représentant du primitif 'faire' peut être employé avec le sens de 'mettre'. C'est le cas en wolof (cf. 6.3.1.). Nous avons cependant considéré qu'il n'est pas nécessaire de symboliser cet emploi par l'indication _[m] de la molécule. En effet, dans ces deux propositions, c'est la construction locative marquée par la postposition verbale de la préposition locative *ci*, qui permet de rendre compte du signifié 'mettre'. Ainsi, [DEF X *ci* Y] signifie 'mettre X dans Y' alors que [DEF X] signifie 'faire X'. C'est donc bien une différence de construction qui fonde la différence des signifiés 'faire quelque chose', et 'mettre quelque chose dans quelque chose'. Pour cette raison, il n'est pas nécessaire en wolof d'employer un verbe spécifique pour le sens de 'mettre'. La seconde différence avec le français concerne le primitif sémantique 'partie (de)'. Nous avons noté que le représentant du français est un nom (PARTIE), alors que celui du wolof est le verbe BOKK qui signifie 'faire partie de' (cf. 6.2.). Nous n'avons

cependant pas utilisé ce verbe dans la proposition (f) de la définition du wolof, qui est pourtant en français 'cette chose a deux parties'. Les tests que nous avons réalisés avec des locuteurs wolofs nous ont convaincu que les locuteurs utilisent plus volontiers dans ce cas la construction équative [X Y *la*], qui rend compte de l'équivalence entre l'entité qui instancie X et l'entité qui instancie Y (cf. 1.2.6.). Autrement dit, les locuteurs utilisent une formule comme '(ce qui est un) est (ce qui est deux)', pour rendre compte du sens 'une chose a deux parties' en français. Dans cette formule, 'ce qui est un' instancie X et 'ce qui est deux' instancie Y. Nous retrouvons alors la construction équative [X Y *la*].

La troisième et dernière différence concerne l'emploi prépositionnel de noms du wolof, comme le nom KANAM 'visage' (classe nominale G) dans les propositions (g) et (m). Précédés de la proposition locative *ci*, ces noms qui désignent la plupart du temps des parties du corps ont un emploi prépositionnel. Robert (1990, 1997, 2005) a décrit et analysé ces emplois de façon détaillée. Rappelons que cela est courant dans les langues du monde (cf. Heine et Kuteva 2002 cité dans notre introduction générale). Dans la liste des représentants du wolof que nous avons donnée, il faut savoir que les signifiés 'au-dessus' et 'en dessous', sont représentés par la combinaison de la préposition locative *ci* et des noms SUUF 'sable' de la classe nominale S, et KAW 'campagne' de la classe G. La combinaison *ci* SUUF est traduite par 'au-dessous' alors que la combinaison *ci* KAW se traduit par 'au-dessus'. En emploi prépositionnel, les noms sont utilisés sans marque de classe nominale. Nous avons déjà noté à propos de l'identification des représentants des primitifs qui concernent le domaine temporel, qu'un primitif se combine avec d'autres signifiés non primitifs. Ainsi, le primitif 'quand' se combine avec le signifié 'après' ou 'avant', pour donner les signifiés 'après un certain temps' et 'avant un certain temps'. Nous considérons que ces signifiés sont des mini-molécules sémantiques, c'est-à-dire qu'elles peuvent être décomposées à l'aide de primitifs sémantiques (cf. 6.6.3. et 4.3.3.). A la différence des molécules sémantiques cependant, les décompositions sont très simples et n'exigent pas de former des propositions. C'est pourquoi nous les appelons des mini-molécules sémantiques. Le nom KANAM du wolof peut être considéré comme une mini-molécule sémantique dans son emploi prépositionnel, et nous l'avons ainsi utilisé dans notre définition. Il serait intéressant de se pencher sur le statut théorique de ces mini-molécules en NSM. Nous ne connaissons pas de texte qui traite cette question. Ce n'est pas le lieu de le faire ici.

Nous voudrions à présent souligner un aspect original du texte wolof qui concerne les formes des pronoms en fonction d'anaphore et de cataphore grammaticale.

6.6.5. Anaphore et cataphore dans le texte wolof

Dans le texte français, nous avons pu nous rendre compte de l'emploi récurrent des pronoms démonstratifs, comme « *ces* deux personnes » (lien entre les propositions (a-b-c)), « *ces* deux parties » (lien entre les propositions (g) et (h)), « *ces* petites choses » (lien entre les propositions (i) et (j)). Dans chacun de ces cas, le pronom réfère à une entité qui a été identifiée dans la proposition précédente, ou même dans des propositions antérieures. Ces pronoms démonstratifs ont alors un emploi d'anaphore grammaticale. A l'inverse, un emploi de cataphore consiste à utiliser le pronom comme un renvoi vers les propositions qui les suivent. L'utilisation des deux emplois des pronoms dans les définitions en NSM a été maintes fois critiqué (Mc Cawley cité par Wierzbicka dans Goddard et Wierzbicka 2002, Barque 2008), à cause des ambiguïtés que cela peut créer. Pour une langue comme le français, où la forme des pronoms est souvent la même (*ce / cette / ces / ceci / cela / ça*), il est parfois difficile de savoir quelle est l'entité de référence. Dans notre texte français, nous avons tenté de réduire les ambiguïtés en combinant les noms comme CHOSE, PARTIE, PERSONNE référant à des entités différentes, à des déterminants (quantifieurs comme DEUX : *deux personnes* dans les propositions (a-b-c) ; comme AUTRE : *autre(s) partie(s)* dans les propositions (g-h)). Maintenant, l'usage en NSM veut que la numérotation des propositions soit utilisée (cf. 4.3.3.). Cela réduit les ambiguïtés et atténue donc la portée de la critique. Mais ce que nous voulons souligner ici, c'est que le wolof permet d'employer des formes de pronoms comme *loolu* en anaphore, ou des formes de pronoms comme *li* en cataphore qui réduisent les ambiguïtés (cf. 2.2.2. et 2.4.2.). Illustrons-le à l'aide du texte de la définition de WURE en wolof.

L'emploi de pronoms comme *ñoonu* est limité à l'anaphore, c'est-à-dire qu'ils renvoient à la proposition qui les précède. C'est le cas dans les propositions (b-c) , où *ñoonu* renvoie à la proposition (a) qui précède. Ces formes sont composées d'un morphème de classe nominale (ici le morphème *ñ-*), d'un morphème *-oo-* qui marque l'anaphore, et d'une reprise du morphème de classe nominale auquel est suffixé le morphème relateur *-u*. Ainsi, la décomposition de la forme du pronom permet de réduire les ambiguïtés de façon conséquente. Le morphème *ñ-* marque la classe nominale du pluriel qui ne contient que des noms d'humains (cf. 2.3.). Dans la proposition (i), la forme *loolu* ne peut ainsi que renvoyer au pronom intégratif *lu* 'ce qui' de la même proposition, car c'est la seule forme nominale qui partage la même classe nominale dans la proposition.

Les formes de prénoms démonstratifs comme *ni* ont en revanche aussi des emplois

cataphoriques. Dans la proposition (e) que nous redonnons ci-dessous, la forme *ni* se trouve dans la proposition (e), qui ouvre le scénario motivationnel, et qui renvoie à toutes les propositions qui lui succèdent. Cette hiérarchie est figurée par la typographie : les propositions (f-m) sont en retrait par rapport aux autres propositions du texte de la définition. Le pronom *ni* renvoie donc aux règles du jeu décrites par les propositions qui suivent.

- (e) ñaar-i ñ-i-i def l-u mel n-i ak l-eneen
 (e) deux-PL CL-LOC-LOC faire CL-LOC sembler CL-LOC avec CL-autre
 (e) 'ces deux (personnes) font quelque chose comme ça avec une autre chose'

Comme les pronoms en anaphore, un morphème de classe est un composant du pronom. Ici, le morphème de classe pronominal *n-* est celui qui est associé à la notion de manière (cf. 2.4.2.), et ne peut que référer à un événement. Les morphèmes de classes nominales se révèlent ainsi un bon outil pour réduire les ambiguïtés dans un texte qui ne contient que peu de formes différentes. Ce paragraphe clôt le chapitre sur l'introduction d'une métalangue sémantique naturelle en wolof. Récapitulons ce que nous avons appris de cette entreprise.

6.7. Conclusion du chapitre 6

L'objectif de ce chapitre était d'introduire une Métalangue Sémantique Naturelle pour le wolof. Il nous a fallu pour cela identifier les représentants des primitifs sémantiques de cette langue, ce qui nous a demandé de discuter la lexicalisation des primitifs, et la possible polysémie de leurs représentants.

Nous retirons trois conclusions de ce chapitre. Premièrement, l'identification des représentants du wolof des primitifs sémantiques a permis de souligner que des morphèmes de classes nominales peuvent être de meilleurs candidats pour représenter des primitifs, même si le primitif est aussi lexicalisé par des lexèmes. Deuxièmement, le wolof a mis en lumière que le signifié 'si' dans cette langue n'est sans doute pas un primitif, puisqu'il est décomposable par les deux primitifs 'temps' et 'partie'. Troisièmement, les gabarits sémantiques sont des modèles sûrs de définitions. Ils permettent de définir les sens lexicaux des lexies de même signifiant et de catégories lexicales différentes avec précision, tout en tenant compte de leurs différents emplois. Voyons maintenant comment définir les lexies des champs des artefacts (chapitre 7), et des émotions (chapitre 8).